

2€

espace de libertés

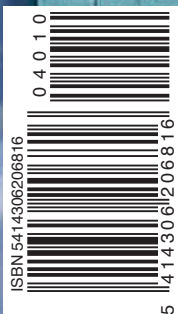


espace de

# libertés

MAGAZINE DU CENTRE D'ACTION LAÏQUE | OCTOBRE 2011 | N°401

## Le bonheur est-il toujours pour demain ?



Editrice responsable: Eliane Depraet - CP 236 Campus du Jardin Planté ULB - Av. Marnix 17 - 1050 Bruxelles - Bureau de dépôt: Bruxelles X - P 204036 - Mensuel, ne paraît pas en août.

**Hommage à  
Philippe Grollet**



ÉDITORIAL

3 La laïcité comme utopie et nécessité — Pierre Galand, Jacqueline Herremans, Ariane Hassid, Georges Liénard

4 Quelles valeurs humaines et spirituelles voulons-nous transmettre à nos enfants ? — Philippe Grollet

DOSSIER

Le bonheur est-il toujours pour demain ?

- 6 Le bonheur : enjeu individuel ou défi collectif ? — Éliane Deproost
- 7 «Le bonheur n'est pas un droit mais une conquête incertaine» — Un entretien d'Isabelle Philippon avec Joëlle Hullebroeck
- 10 Maeterlinck et le bonheur des fourmis — Michel Groddek
- 12 Télévision, la mélodie du bonheur — Fernand Letist
- 15 Travail ou souffrance ? La folie de l'évaluation — Isabelle Philippon
- 16 Au bonheur des Belges — Olivier Swingedau
- 18 «Les philosophes grecs faisaient l'éloge du loisir» — Un entretien d'Alexandra Moleskine avec Eugénie Vagliers
- 20 Simplicité, plénitude, constance — Jean Cornil

21 BRÈVES

MONDE

- 22 Back to Tottenham — Pascal Martin
- 24 Marché transatlantique : où sont les citoyens ? — Julie Pernet

ENTRETIENS

26 Djibouti, cet «immense gâchis»... — L'entretien de Jean Sloover avec Dimitri Verdonck

RÉFLEXIONS

28 Comité de bioéthique - Quinze ans de défis assumés — Jeanine Anne Stienmon

CULTURE

- 31 Rik Wouters - Le retour de l'enfant prodige — Christian Jade
- 32 Stoner - La détresse de l'humanité pour marque-page — Sophie Creuz

33 AGENDA

Éditrice responsable : Éliane Deproost

Rédaction, administration et publicité

Rédactrice en chef : Michèle Michiels • Secréariat de rédaction : Amélie Dagot

Production, administration et publicité : Fabienne Sergoyne

Directeur de la communication CAL : Yves Kengen

Documentation : Anne Cugnon • Maquette : Grab It - Impression : Klemo

Fondateur : Jean Schouters

ISSN 0775-2768

Membre de l'Association des Revues Scientifiques et Culturelles (ARSC)

Avec l'appui de l'Administration générale de la Recherche scientifique • Service général du pilotage du système éducatif -

Ministère de la Communauté française.

Conformément à la loi du 8 décembre 1992 en matière de protection de la vie privée, le Centre d'Action Laïque est maître du fichier d'adresses qu'il utilise. Vous pouvez obtenir auprès du CAL vos données personnelles et les faire rectifier.

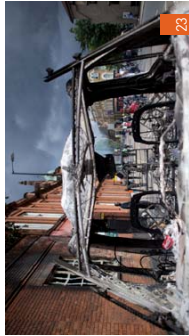
Encouverture : © Fotolia.com

espace de

Libertés

MAGASIN DU CENTRE D'ACTION LAÏQUE

est édité par le Centre d'Action Laïque, asbl et des Régionales du Brabant wallon, de Wouters, du Grand Liège, Luxembourg, Namur et Picardie.



# La laïcité comme utopie et nécessité

PIERRE GALAND, JACQUELINE HERREMANS, ARIANE HASSID, GEORGES LIÉNARD

Telle était la perception que Philippe Grollet avait de la laïcité, de sa laïcité, du mouvement qui en porte le nom et se bat depuis longtemps pour sa reconnaissance, son existence et son épanouissement, pour le bien-être de tous les citoyens.

Comment résumer en une page une si longue complicité ?

Au-delà du choc que représente sa brutale disparition, nous voulons rappeler son parcours exemplaire mais non conventionnel, non conformiste, marqué par le caractère d'une personnalité de volonté, d'idéal, de militantisme dont la précocité, la force, la vigueur de l'engagement ont permis de cristalliser les énergies, de dessiner les perspectives pour l'avenir.

Il était à la fois au cœur de l'action, comme moteur, comme innovateur, mais également capable de s'astreindre aux tâches ingrates de la construction pratique et réglementaire de cet édifice démocratique, complexe et fragile, fait d'individualité, de susceptibilités et de passions.

Nous connaissons Philippe depuis ses 18 ans et nous l'avons toujours perçu comme un homme très engagé et passionné, portant haut et fort le flambeau de la laïcité partout où il passait. Philippe, dont l'emploi du temps n'avait rien à envier à celui d'un ministre, n'hésitait pas à consacrer quelques minutes pour se rendre disponible à ceux qui le sollicitaient.

Tous ne savent pas, par ailleurs, à quel point il a joué un rôle déterminant dans le rapprochement des associations laïques en Amérique latine. Son livre<sup>1</sup>, traduit en espagnol et italien, a connu un grand succès et sa notoriété a largement traversé nos frontières. Nous perdons quelqu'un qui nous était très cher.

À la fois homme de l'ombre et du soleil, il n'avait pas spécialement envie de devenir président du CAL. Il aurait sans doute préféré rester à une place qui lui permettait d'agir sans être au premier rang. Homme de plusieurs vies, il adorait son métier d'avocat. Ce qui faisait sa force à lui, c'était sa perception aigüe des solutions juridiques pratiques. Le nombre de textes, statuts et autres documents fondamentaux qu'il a enfantés est incalculable.

Quant à ses propres enfants, comment oublier le regard qu'il portait sur eux ? Comment oublier les repas à la cité universitaire avec ce couffin sur la table ? Véritable hétéoniste s'il en est, il lui arrivait d'oublier qu'il n'avait plus mangé depuis quarante-huit heures. Il a su vivre la séparation vie publique/vie privée comme il prônait la séparation des Églises et de l'État. Philippe, c'est aussi Anne-Françoise qu'il nous a fait découvrir, tout aussi active que



lui et toujours si généreuse et disponible pour ses amis, la femme aux cent mille solutions.

Philippe Grollet aimait la confrontation d'idées (souvenons-nous de ses débats enflammés avec Godfried Danneels, de sa correspondance piquante avec Éric De Beukelaer, ses diatribes sur la —mauvaise— foi de Charles Delhez). «Sans liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur», écrit Beaumarchais. Nous, ses amis, sommes émus de nous rappeler combien l'homme était comme nous tous, imparfait. Nous, laïques, ne sommes pas dans l'apologie béate de notre cher disparu. Il ne nous l'aurait pas pardonné ! Faut-il pour autant lister les divergences, si caractéristiques des libres penseurs, les éclats de voix, les incompréhensions, les laisser-faire ?

Devant la difficulté de parler avec lui de ce qui nous aurait divisés, nous avons souvent préféré reprendre le chemin de l'amitié. Et Philippe savait qu'il pouvait à nouveau tout nous demander. Aujourd'hui, il est allé trop loin : il ne peut exiger que nous n'ayons pas de chagrin, que nous ne regrettions pas son absence. Mais dès demain, nous pourrions à nouveau évoquer sa chaleur, son amitié, son engagement. Ne fut-ce que pour en perpétuer l'exemple...

Il laissera beaucoup plus que des souvenirs : une construction, un outil de défense des droits de l'homme, de la liberté. Il a dessiné pour nous, pour beaucoup, un superbe espace de libertés.

«Philippe a quitté la piste après m'avoir passé le témoin : il était resté attentif à nos premières foulées et s'est montré disponible au fil du temps. Je garderai le souvenir d'un remarquable coach à la fois anarcho-libéral et radical libre-exaministe» (P. G.) ■

1 Laïcité : utopie et nécessité, Bruxelles, Labor/Espace de libertés, 2004, coll. «Liberté j'écis ton nom».

Espace de Libertés  
reviendra bien sûr  
plus longuement sur  
l'évocation de Philippe  
Grollet dans son  
prochain numéro.

# Quelles valeurs humaines et spirituelles voulons-nous transmettre à nos enfants ?

D'où venons-nous ?  
Ou allons-nous ?  
Quel sens a l'existence ?  
Quelles valeurs ?  
Comment vivre ensemble ?

Peur de la mort... Peur du lendemain...  
Réponse: les dieux... dieux barbares... dieux humanistes.

Mais toi Gaëlle, toi Bruno, vous ne croyez ni aux fées, ni à Saint-Nicolas.

Il n'y a aucune raison de croire aux dieux. Les dieux sont comme les fées. Des réponses imaginaires et fantaisistes à de vraies questions fondamentales.

D'où venons-nous ? L'hypothèse de dieu n'apporte aucune réponse satisfaisante et surtout aucune réponse crédible !

Vaincre la mort ? Soyons sérieux: les légendes de la résurrection et de la réincarnation sont de belles réponses poétiques.

Le symbole est fort et beau. Mais confondre poésie et réalité ne nous mènera pas loin. [...] Tu es poussière et tu retourneras poussière.

Dans la Bible, il n'y a pas que des vérités, loin s'en faut, mais cette formule-là est très vraie ! Votre grand-mère, Mamounne, était une bonne catholique. Quand le médecin est venu l'aider à mourir, vous étiez là. [...]

Elle est morte, Mamounne, et votre vieux père mourra aussi, comme maman, comme toi... La bonne vieille terre, le système solaire et tout ce qu'il contient sont eux-mêmes mortels.

C'est tragique ?

Pas du tout, mon fils, pas du tout !

La mort n'a rien de tragique. Ce qui est tragique, c'est la dégradation, la souffrance, la perte d'autonomie, pire, la perte de dignité... En réalité, la mort donne sens à la vie, mon fils !

La vie est brève. Tu n'en as qu'une. Il n'y a rien après. Au diable les chimères. Alors cette vie, qu'en fais-tu ? Le meilleur... ou le pire ?

Le meilleur ? Une vie de jouissance ? Et bien oui, ma fille, prenons-la vie par ce bout-là. Parce que, pour vous comme pour moi, la douleur n'a rien de rédempteur. Au contraire, la quête du bonheur et du plaisir est parfaitement légitime ! Une vie pour jouir.

Mais on aperçoit tout de suite que l'excès de jouissance tue la jouissance. Le plaisir tue le plaisir quand il devient psychotique.

Et le plaisir égoïste présente un goût de trop peu, à moins qu'il n'écœure.

Mon fils, tu sais bien... l'amour... je parle de l'amour que tu fais, je parle du sexe, n'est-ce pas ?

Je parle aussi bon, jamais aussi beau qu'au moment où ce plaisir est partagé... [...]

Mon fils, ma fille, il en est de la vie comme du sexe. C'est en partageant le plus précieux qu'on connaît les plus intenses jouissances.

Évidemment, pas question de réduire la vie au sexe... J'aborde la question par ce bout-là, parce que notre civilisation judéo-chrétienne a fait un sort très injuste au plaisir et au sexe.

Tu constateras, d'ailleurs, que dans la Bible, on ne parle jamais que de deux types de femmes: les vierges et les putes. Et de préférence les vierges et martyres.

Si je te parle du sexe, c'est que justement il y a une place entre la morale d'éunuque que proposent certains et la marchandisation du sexe, l'instrumentalisation du partenaire-objet.

Il y a une conception libertine dans le respect de l'autre, de son identité, de ses droits, de sa personne et de son plaisir.

Après le sexe... le fric évidemment !

Imagine un instant, ma fille, que tu gagnes les 75 millions du tirage Euro Millions. Tu fais quoi avec cela ?

Ton bonheur ? [...]

La vie est brève. Tu n'en as qu'une. Il n'y a rien après. Au diable les chimères. Alors cette vie, qu'en fais-tu ? Le meilleur... ou le pire ?

Le meilleur ? Une vie de jouissance ? Et bien oui, ma fille, prenons-la vie par ce bout-là. Parce que, pour vous comme pour moi, la douleur n'a rien de rédempteur. Au contraire, la quête du bonheur et du plaisir est parfaitement légitime ! Une vie pour jouir.

Mais on aperçoit tout de suite que l'excès de jouissance tue la jouissance. Le plaisir tue le plaisir quand il devient psychotique.

Et le plaisir égoïste présente un goût de trop peu, à moins qu'il n'écœure.

Mon fils, tu sais bien... l'amour... je parle de l'amour que tu fais, je parle du sexe, n'est-ce pas ?

Je parle aussi bon, jamais aussi beau qu'au moment où ce plaisir est partagé... [...]

Mon fils, ma fille, il en est de la vie comme du sexe. C'est en partageant le plus précieux qu'on connaît les plus intenses jouissances.

# LE BONHEUR EST-IL TOUJOURS POUR DEMAIN ?



## Bonheur : demandez le programme !

Les crises qui succèdent aux crises, un État-membre de l'UE à la limite de la faillite, notre pays jusqu'il y a peu au bord de la crise de nerfs... Que vient donc faire le bonheur dans ce numéro ?

C'est plutôt à son étrange absence qu'il est ici fait allusion. D'ailleurs, existe-t-il ? Certain(e)s parmi nous l'ont certainement rencontré, une fois ou l'autre, ici ou là, et tant mieux. Mais il n'y a pas de droit naturel à en jouir, il est conquête, toute dans la ressource personnelle, la capacité de rebondir et de conquérir l'essentiel. Dans la durée, et non pas dans le tout, tout de suite, si souvent pratiqué. Ni dans l'après, comme le font croire les religions. Pour Françoise Giroud, le bonheur, c'est «faire ce que l'on veut et vouloir ce que l'on fait». Tout un programme !

Michèle Michiels

→ Le bonheur : enjeu individuel ou défi collectif ?

→ «Le bonheur n'est pas un droit mais une conquête incertaine»

→ Maeterlinck et le bonheur des fourmis

→ Télévision, la mélodie du bonheur

→ Travail ou souffrance ? La folie de l'évaluation

→ Au bonheur des Belges

→ «Les philosophes grecs faisaient l'éloge du loisir»

→ Simplicité, plénitude, constance

PHILIPPE GROLLET

24 avril 2009



QUELQUES MOTS DÉDIÉS À PHILIPPE

# LE BONHEUR: ENJEU INDIVIDUEL OU DÉFI COLLECTIF ?

ÉLIANE DEPROOST

Secrétaire générale du CAL

Le bonheur, quelque chose de l'ordre de l'alchimie... Pas le plaisir, pas la jouissance immédiate, l'eudémonisme ou l'hédonisme...

Le bonheur, une forme de quiétude, de sérénité, de pulsion de vie, de clarté du regard sur le monde et sur soi.

Le bonheur, un cadeau de naissance ou une lente construction du soi avec les autres et son environnement ?

Le bonheur, sous forme de consommation facile, d'un patron plaisant et d'un revenu suffisant ? Ou une forme de combat contre l'adversité, celle qui touche les pauvres comme les nantis ?

En regard du «bonheur dans le pré», le bonheur national brut du Bhoutan m'avait interpellé, comme un coup de projecteur sur un possible universel, même s'il y aurait bien des choses à dire à propos de cette petite monarchie qui se préserve tant ! Même si le PNB, les cyclones, les violences d'États et autres nous questionnent sur le bonheur, j'ai rencontré des Haïtiens et des Tunisiens heureux ou, en tous les cas, prêts à reconstruire et confiants dans leurs capacités à cet égard.

**La question que nous, laïques, devons nous poser est celle des ingrédients de ce fameux bonheur.**

Est-ce la satisfaction affective, l'aisance matérielle suffisante, le sentiment de sécurité au quotidien (dont on sait combien il est subjectif), l'absence de harcèlement à l'école ou au boulot, la conviction que l'on va retrouver un emploi, une information de qualité, une bonne santé ou de bons soins de santé, une école accueillante, une administration communale efficace, une justice de proximité... ?

Bref, notre bonheur est-il plus déterminé par la stabilité politique, financière, sociale... ou par notre capacité propre à dépasser les malheurs de toutes natures ?

Comme chacun d'entre vous, je suis entourée de proches qui galèrent mais sourient quand on se croise, et d'autres, nombreux, «qui ont tout pour être heureux» [conjoint-e charmant-e, revenu suffisant, enfants qui vont bien, entourage social de qualité etc.] et qui sont dans le déni permanent de cette douceur de vivre à portée de main pour se plaindre de l'état du monde, la dégradation de l'en-

vironnement, les compromissions politiques... Comme chacun d'entre vous, j'en connais aussi qui saisissent au passage un beau paysage, une chouette rencontre, un beau roman, le sourire d'un aîné dont on ne refuse pas le regard, un coucher de soleil superbe, même derrière la Basilique de Koelkeberg, des pots de fleurs aux balcons, une caissière souriante au supermarché...

Mais comment mesurer la chose ? Tellement impalpable, liée à l'individu et impossible à décréter collectivement...

**La question du bonheur nous fait entrer dans l'intimité de chacun et chacun.**

Pas de loi pour l'édicter, pas de recette magique, pas de chef d'une cuisine heureuse pour en concocter une. Pas de note de formateur pour imposer le bonheur... Mais sans aucun doute un climat global à assurer à nos concitoyens pour leur apporter du sens. Le bonheur, ce ne sera jamais les assurances, même aux troisièmes inondations de l'été. Mais ce sera peut-être le soutien actif des voisins, l'écoute des autorités publiques, une meilleure politique environnementale... l'espoir d'un changement dans ce qui nous est insupportable.

Les sans-papiers, les détenus, les toxicos, les jeunes qui doivent redoubler, les chômeurs qui désespèrent, celle ou celui qui apprend qu'il a un cancer, les travailleurs harcelés, tous ceux-là peuvent-ils connaître le bonheur ?

Certains oui, d'autres non ! Raison pour laquelle je citais le mot «alchimie». Peut-être le bonheur est-il l'une des seules notions à échapper au rationnel ?

Le bonheur est dans la tête, dans les tripes, dans les yeux ouverts sur le monde ou dans les oreilles grandes ouvertes pour entendre les paroles chuchotées.

Le bonheur est une disposition mentale —peut-être nous dira-t-on un jour qu'elle est génétique— à profiter de la beauté, à rester ouvert à l'inattendu, à cultiver la confiance en la capacité de l'individu de changer, d'évoluer, parce qu'il en a la possibilité, parce qu'il en a le désir, surtout !

Regarder, écouter, toucher, réfléchir, créer, lutter, se révolter, ne pas oublier la tendresse, l'accueil de la différence: cela, oui, c'est prendre le risque d'un très grand bonheur. ■

UN ENTRETEN D'ISABELLE PHILIPPON AVEC JOËLLE HULLEBROECK

# «LE BONHEUR N'EST PAS UN DROIT MAIS UNE CONQUÊTE INCERTAINE»

ISABELLE PHILIPPON

Le bonheur, entend-on souvent, est à la portée de main de chacun : il suffirait de le «vouloir» pour vivre heureux dans sa tête, dans son corps, au travail, en société. «Faux ! Le bonheur n'est pas un droit, mais une conquête difficile et singulière», répond la psychanalyste Joëlle Hullebroeck. Entretien.

**Espace de Libertés : Le bonheur serait un droit, voire un devoir. C'est ce que tendent à nous faire croire les messages distillés par la société de consommation et l'idéologie ultralibérale. Ceux qui n'y arrivent pas ne devraient donc s'en prendre qu'à eux-mêmes...**

**Joëlle Hullebroeck :** En tant qu'analystes, nous sommes davantage confrontés à tout ce qui fait obstacle au bonheur à ce que ce qui permet la concrétisation ! Le bonheur est une aspiration universelle, mais sa réalisation relève plutôt du défi et n'est certainement pas un «droit». Voyez l'étymologie du mot «bonheur» : elle renvoie à une «bonne heure», c'est-à-dire à un moment agréable mais éphémère. De même en anglais: «*Happiness*» vient de «*to happen*», qui signifie «se produire, arriver, survenir». On associe souvent le bonheur à un état durable, or l'étymologie et l'expérience nous montrent que le bonheur se vit par moments, le plus souvent fugaces, et n'est certainement pas un état permanent. Le contexte actuel d'aspiration au bonheur me semble en relation avec les progrès immenses réalisés par les sciences, tout particulièrement la médecine de ces dernières décennies. Les incroyables avancées en matière d'imagerie médicale ou chirurgicale mais surtout la possibilité de contrôler voire supprimer la douleur grâce aux anesthésiques, analgésiques et autres antalgiques contribuent à l'illusion que toute douleur, y compris psychique, devrait disparaître, voire ne jamais exister. Au point de contribuer à nous donner l'illusion d'un «droit» à un corps parfait, à l'absence de douleur, à la jeunesse éternelle. Bien sûr ces progrès sont formidables et peuvent contribuer à nous octroyer bien des moments de bien-être, il est compréhensible que l'humain se sente fier et que la société mette ces réussites en avant. Mais delà à déduire implicitement qu'on pourrait échapper à toute souffrance corporelle et psychique, au deuil, à la vieillesse, à la solitude, à la détresse, il y a là une illusion qui peut se convertir en source d'un sentiment de contrainte, de pression. Or dans la réalité, il n'y a rien qui ressemble à

un «droit» au bonheur : la nature est «par nature» hostile ou tout au moins indifférente à l'homme, l'agressivité et la violence sont au cœur de la nature humaine, l'incertitude caractérise la vie. Parmi les finalités de la société, il y a celle d'assurer la coexistence des êtres humains, peut-être aussi celle d'offrir un certain niveau de bien-être à la collectivité, des conditions de vie en commun acceptables. Différents éléments de notre société, par exemple l'omniprésence des assurances, peuvent nous donner l'illusion du «droit» à la sécurité, mais c'est faux, parlons plutôt d'aspiration. Les grandes composantes de l'existence —l'amour, la santé, le travail— sont, par nature, profondément incertaines. Être davantage conscients de ces incertitudes, de cette insécurité, nous aiderait à mieux les intégrer et les accepter.



Le travail est souvent vécu comme une contrainte et une dépossession de soi

**Le travail, parlons-en justement. N'est-il pas, de plus en plus, source de souffrances ?**

N'idéalisons pas le passé : les conditions de travail ont toujours été dures, parfois extrêmement dures, dans toute l'histoire humaine, pratiquement à toutes les époques et sous toutes les latitudes. Mais c'est dans le travail et dans la qualité des liens que l'on peut trouver les plus grandes possibilités de réalisation de soi et de sources de satisfaction. Aujourd'hui, cependant, beaucoup le vivent comme une contrainte et dépossession de soi. Les travailleurs se sentent dépossédés de leur rythme, leurs objectifs, leur capacité décisionnelle. Tout doit aller vite, tout le monde doit être performant. Mais comment pourrait-il en aller ▶



Diego Cervo/Fotolia.com

autrement si la société assimile le bien-être à la satisfaction matérielle, à la possession de biens : il faut donc les produire, ces biens ! Dans les sociétés moins matérialistes, le rapport au temps est différent, les impératifs de productivité sont autres. Chez nous, ce qui pourrait être une belle source de réalisation personnelle, ce qui pourrait aider à trouver du sens est souvent devenu aliénant.

“LE BONHEUR SE VIT PAR MOMENTS, LE PLUS SOUVENT FUGACES, ET N'EST CERTAINEMENT PAS UN ÉTAT PERMANENT.”

**Le bonheur est, par nature, plus composite**

**Le bonheur ne peut se vivre que par «instants», dites-vous. Il serait très proche, alors, du plaisir ?**

Pas exactement. Le plaisir est «plus simple» que le bonheur. Il renvoie à l'état du nourrisson qui crie de faim et qui trouve l'apaisement lorsqu'il est mis au sein ou au biberon. La tension monte et puis retombe. Les expériences de plaisir sont multiples et enracinées dans l'expérience corporelle. Le bonheur est lui de nature plus composite, davantage lié à la culture, au langage, aux sentiments, à la mémoire et aux articulations entre diverses composantes. Il s'agit plutôt d'une expérience propre à l'adulte, tandis que le plaisir, lui, est accessible à tout âge.

**Y a-t-il moyen de vivre des moments de bonheur, malgré toutes les sources de souffrance que vous évoquiez ci-dessus ?**

Oui. La capacité d'éprouver du bonheur n'est pas directement liée à ce qui se passe ici et maintenant mais plutôt à une capacité de retrouvailles, un peu sur le modèle de la mademoiselle de Proust. Elle est liée à l'accumulation d'expériences positives et plus encore, à la manière dont on les «incorpore» et à la capacité de rester en contact avec ces bonnes expériences, avec ce «bon objet interne»,

comme le disait la psychanalyste britannique Melanie Klein. Nos expériences de tendresse, d'amour, de sécurité, sont des sources internes d'équilibre et de bonheur. On peut y avoir accès, y compris dans des situations de maladie, de pauvreté, de tristesse. Mais cela n'est pas donné à tout le monde ni à tout moment. Certains, cependant, sont mieux «outillés» que d'autres pour user de leur capacité de gratitude et remercier pour les bonnes choses vécues.

**Ceux qui sont moins bien «équipés» peuvent-ils faire l'apprentissage du bonheur ? Peut-on progresser dans cette recherche ?**

Il faut d'abord pouvoir prendre conscience de ses douleurs : ce n'est pas toujours simple. Ensuite, il s'agit de les identifier, les démonter, les accepter. C'est un travail généralement de longue haleine. Je dis bien un «travail», ce qui est toute autre chose qu'un «droit». Ce travail peut être une cure psychanalytique mais aussi un autre travail thérapeutique, la méditation, le yoga, un cheminement spirituel, que sais-je. Mais ce doit être une évolution, un processus qui prend du temps, qui se vit à la fois dans le moment présent mais aussi avec des retours vers le passé et projections vers le futur, dans un jeu permanent de temporalités multiples. Cela n'a pas grand-chose à voir avec la satisfaction matérielle ni avec des solutions toutes faites ou «offertes collectivement». La société de consommation véhicule un modèle de «bonheur» qui sert de fondation à son modèle économique. Ce message contribue aussi à la cohésion sociale. Avec tant de facteurs potentiels de désintégration, on peut aussi se demander comment «ça tient» sans que la société sombre dans le chaos ! La religion n'intervient presque plus pour calmer les angoisses ni apaiser la violence : il a fallu inventer d'autres messages.

**N'était-il pas plus simple d'être heureux avant, alors que la religion calmait les angoisses existentielles et**

**donnait du sens, et que les liens sociaux et familiaux étaient beaucoup plus serrés qu'aujourd'hui ?**

La religion apportait des réponses toutes faites, que l'on était tenu d'accepter telles quelles. En se contentant de promesses de bonheur et de récompenses ultérieures, on échappait au monde réel, au sens critique. Les liens sociaux étaient peut-être plus «soutenants» qu'aujourd'hui. Mais, en contrepartie, la liberté et les potentialités individuelles étaient davantage bridées. Prenons l'exemple de la création —littéraire, artistique, scientifique— des femmes : jusqu'au XIX<sup>e</sup>, voire jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, elle n'a été le fait que de femmes exceptionnelles, fort peu nombreuses. Toutes les contraintes, socioéconomiques et psychiques, qui pesaient sur les femmes ne leur laissaient pas l'accès à la création. Ce potentiel de bonheur qu'offre la créativité leur était barré et l'est beaucoup moins aujourd'hui. Les potentialités de développement individuel sont multipliées, d'où aussi davantage de choix, d'incertitudes, de défis à surmonter. La société permet la créativité : c'est relativement nouveau et c'est magnifique. Oui, il est possible qu'on se suicidait sans doute moins avant. Mais le suicide ne me semble pas le meilleur paramètre pour mesurer le taux de malheur. Le suicide peut parfois être une forme de réappropriation de soi, une forme de responsabilisation. Je dirais aussi qu'il ne faut pas idéaliser le passé : avant, il y avait aussi beaucoup de souffrances et de malheur, mais cela restait peut-être davantage non-dit au niveau collectif. La vie psychique était «réprimée» : aujourd'hui, les souffrances sont plus conscientes, et verbalisées : nous avons davantage la capacité de les dire, donc aussi de nous rebeller contre elles.

**Conquérir et accepter**

**La «psychologisation» de nos maux n'a-t-elle pas, finalement, remplacé la religion ?**

Contrairement à la religion, le travail thérapeutique bien compris n'apporte pas de réponses : «La psychanalyse n'est pas une vision du monde», a dit Freud. On est dans le questionnement permanent, dans un processus individuel, qui prend des formes très différentes d'une personne à l'autre. Cela dit, certaines formes de thérapie

actuelles qui prétendent apporter une réponse globale, de l'extérieur peuvent constituer une nouvelle forme d'embrigement. Elles tendent à simplifier la complexité de l'être, à le réduire à ses symptômes. La pratique psychanalytique ou psychothérapeutique respectueuse est opposée à cela : elle vise à permettre à chacun de se réapproprier sa complexité et à trouver son propre chemin vers un mieux-être.

**On peut donc passer sa vie à chercher le bonheur...**

... et à ne pas le trouver. Car nous n'avons, je le répète, aucun «droit» en cette matière. Nous pouvons conquérir beaucoup de choses, nous devons aussi en accepter d'autres. Nulle part n'est inscrit un «droit» à être comblé matériellement, à avoir un boulot épanouissant, à avoir tout le loisir de prendre du bon temps et à disposer de tout le bonheur possible. La vie reste une lutte, attrapée dans les filets de l'incertitude. Or on nous fait souvent croire qu'on peut «tout» avoir, le beurre et l'argent du beurre. On peut être tenté de vouloir toujours plus, de protester sans cesse, de revendiquer inlassablement, de se mettre en position de victime. L'existence tient plutôt à apprendre à appréhender la réalité telle qu'elle est, à la calibrer le mieux possible, et partir à la conquête de ce qui nous paraît essentiel. Il faut à la fois conquérir et accepter.

Accepter est un acte «actif», positif. On l'oublie trop souvent. Mais tout cela prend du temps, est le fruit d'une lente maturation, alors que la société actuelle pousse à la vitesse. La longue durée est inhérente à l'expérience humaine : on n'en fera pas l'économie. De la naissance à la vieillesse, la vie n'est pas seulement brève, comme on a coutume de le dire, elle est aussi très longue : par quel miracle des solutions brusques, rapides, préformatées, extérieures à soi pourraient-elles marcher ? On a beau y aspirer, on n'y arrivera pas de la sorte. Accepter la douleur comme inhérente à l'existence et ne pas croire que les autres en sont exempts : tel est, je crois, un premier pas vers la recherche du bonheur. Et ce n'est pas le plus facile... ■

“LA RELIGION N'INTERVIENT PRESQUE PLUS POUR CALMER LES ANGOISSES NI APAISER LA VIOLENCE : IL A FALLU INVENTER D'AUTRES MESSAGES.”

## Bonheur, j'écris ton nom

Tout le monde veut être heureux. À partir de cette affirmation qui, en apparence, tombe sous le sens, Freddy De Greef a voulu mener une large enquête philosophique. Son sujet : ce bonheur dont tout le monde parle, de tout temps, dans toutes les cultures.

Freddy De Greef, *Méditations sur le bonheur*, Bruxelles, Espace de Libertés, 2008, 124 pages, coll. «Liberté j'écris ton nom».

**En vente au prix promotionnel de 8 euros**  
(au lieu de 10 euros) jusqu'au 31/10/2011

En vente au Point Info Laïcité ou par virement au compte du CAL (IBAN BE16 2100 6247 9974, BIC GEBABBE33) en indiquant «bonheur» dans la communication (frais de port offerts).

Point Info Laïcité : Rue de la Croix de Fer, 60-62 à 1000 Bruxelles – tél. 02 201 63 70 point.info@laicite.net  
Éditions Espace de Libertés : tél. 02 627 68 60 – editions@laicite.net





IL Y A CENT ANS, IL RECEVAIT LE PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

# MAETERLINCK ET LE BONHEUR DES FOURMIS

Michel Grodent



D'une pierre deux coups. Pourquoi pas une réflexion sur le bonheur à partir d'un symbole multipolaire ? Maeterlinck, l'unique Nobel de littérature dont la Belgique ait pu se glorifier au cours de son histoire. Justement, c'est le 9 novembre que l'on célébrera le centenaire du couronnement international de l'écrivain. Occasion d'aborder autrement —philosophiquement— une œuvre qui, sans doute, n'est plus très populaire, même si elle compte, dans les milieux universitaires, pas mal de fervents défenseurs.

Maeterlinck et le bonheur : ce qui donne le ton, c'est d'abord l'épilogue de *La Vie des fourmis*, troisième volet de la célèbre trilogie consacrée aux insectes. Nous sommes en 1930. Maeterlinck a 68 ans. «Voilà donc, à peu près, l'essentiel de la vie des fourmis, écrit-il, incontestablement supérieure à celle des abeilles, qui est extrêmement précaire, asservie, surmenée, de petite santé et somme toute très brève, comme à celle des termites, féroce, incarcérée, furtive, barbare, employable.» La suite embraille sur la comparaison entre la vie de la fourmi et celle de l'être humain : «À moins que des découvertes ou des révélations [...] n'améliorent et ne transforment singulièrement nos âmes et nos corps ; et sans tenir compte d'une survie de plus en plus incertaine et de promesses d'outre-tombe qui depuis des milliers d'années n'ont pas été tenues, je crois que la fourmi est bien moins malheureuse que le plus heureux d'entre nous.»

## Éloge de la fourmilière

La phrase que je souligne est parfaitement explicite. Une fois dépassée l'épreuve terrible de sa fondation, la société des fourmis, observe Maeterlinck, persévère dans son être, elle est conforme à son destin, elle obéit à son programme génétique. Ah ! La santé, la vitalité, l'énergie, la puissance de la fourmi, s'extasie le poète entomologiste : «Une fourmi décapitée continue de vivre durant une vingtaine de jours et jusqu'au dernier moment se tient sur ses pattes. Son corps, renfermé dans une coque plus résistante que nos plus épaisses cuirasses, possède des entrailles et des viscères fibreux et les fonc-

tions digestives —notre abominable tare—, y sont à tel point réduites et si parfaites qu'elles ne laissent presque pas de déchets.»

Que de nostalgies derrière de tels propos, la nostalgie de la pureté s'associant à la nostalgie de l'unité perdue ! Maeterlinck creuse son sillon, il tient à son utopie. Sans craindre le moins du monde de projeter sur les fourmis ses propres états d'âme, il développe jusqu'au bout son éloge de la fourmilière. Pensez donc, il n'y a pas de guerre civile à redouter dans une société aussi fraternelle : «Normalement, on n'a jamais vu deux fourmis d'une même république se battre entre elles, se quereller, oublier leur patience, leur aménité.» C'est que Dame Fourmi est parfaitement appropriée à l'ordre qu'elle a bâti. «Chez nous, le bonheur est surtout négatif et passif et ne se fait guère sentir que par l'absence de maux ; chez elle, il est avant tout positif et actif et semble appartenir à une planète privilégiée. Physiquement, organiquement, elle ne peut être heureuse qu'en faisant autour d'elle des heureux.»

Grand lecteur et grand traducteur de Ruysbroeck et de Novalis, Maeterlinck franchira un nouveau pas lorsqu'il soulignera la nature «pro-fondément mystique» de la fourmi «qui n'existe que pour son Dieu et n'imagine pas qu'il puisse y avoir d'autre bonheur, d'autre raison de vivre que de le servir, de s'oublier, de se perdre en lui». Comprenons bien que si la fourmi mérite tant de louanges, c'est à son «tolémisme» qu'elle le doit, à sa soumission à «l'âme collective de la tribu». La fourmi dans cette perspective, c'est un avatar inconscient de l'homme primitif : «L'homme primitif avait l'esprit de son clan. À la place de celui-ci, nous n'avons plus que quelques fantômes évanescents qui bientôt disparaîtront à leur tour. Il ne nous restera que notre existence d'une heure et nous nous sentirons de plus en plus isolés, de moins en moins défendus contre la mort.»

Le tribalisme comme solution au mal-être de l'individu absurde, clos sur lui-même et sur son sentiment d'inité-lité ? Comme d'autres intellectuels de l'époque, Maeterlinck serait à deux doigts de se laisser séduire, si le scep-



■ Maurice Maeterlinck (1862-1949) - Portrait par Gianni Dagli Orti (1931).

ticisme qu'il rongea ne gagnait finalement la partie contre les tentations du totalitarisme : «À l'immortalité collective, nous avons préféré l'immortalité individuelle. Mais nous commençons à douter qu'elle soit possible et, en attendant, nous avons perdu le sentiment de la première. Le retrouvons-nous ? Le socialisme et le communisme vers lesquels nous allons marquent une étape dans ce sens. Mais dépourvus de l'organe nécessaire, pourrions-nous y arrêter et y prospérer ?» En l'homme, autrement dit, il y a un vice de forme : nous ne sommes pas, comme les fourmis, «physiquement et irrésistiblement altruistes». Sachant l'impossibilité pour l'homme de se perdre corps et âme dans l'esprit de la fourmilière, Maeterlinck rêve de pouvoir se résoudre à une autre forme d'immortalité, «cosmique» celle-là, mais il n'y croit pas trop.

## En dehors et au-dedans des choses

Le centre de gravité du texte demeure d'un bout à l'autre le mystère de la pensée. Cette pensée qu'il nous distingue, d'où vient-elle ? Son mode de fonctionnement est sans nul doute ce qui la rend... impensable ! «L'idée qui juge et condamne peut-elle être formée de ce qu'elle juge et condamne ?», se demande l'écrivain qui aurait pu poser la question en d'autres termes : «Comment se fait-il que nous soyons en dehors des choses tout en étant dedans ?» Question insoluble et tellement irritante ! Au moins peut-on tenter de l'adoucir en s'abandonnant à cette drogue mentale que constitue la pensée analogique : Maeterlinck s'y était employé, quelque trente ans auparavant, dans le premier volet de sa trilogie, *La Vie des abeilles*. Anne Neuschäfer a montré qu'il y empruntait la même voie que

l'Allemand Dilthey, philosophe interdisciplinaire de la vie qui intégrait l'imaginaire poétique dans sa réflexion<sup>1</sup>.

Il s'agissait déjà de ne pas se laisser enfermer entre les murs de la raison, de parler sur le vitalisme ou sur l'animisme et de s'identifier en finale à l'Âme du monde : «Le moi créateur, explique Anne Neuschäfer, rentre lui-même, grâce à l'observation aimante, dans le mouvement de la vie, il consent à sa propre transformation et se libère vers un acte idéalement infini de création dans l'écriture qui, elle, entre en harmonie avec le Cosmos.» Cet unanimisme en a captivé plus d'un, symboliste ou surréaliste, et ce serait faire un méchant procès à Maeterlinck que de l'accuser de plagiat. Sur le site web de l'encyclopédie libre Wikipedia, le ou les rédacteurs anonymes n'hésitent pas à souligner le problème que pose encore et toujours le deuxième volet de la trilogie, *La Vie des termites*, paru en 1926 : «La Vie des termites est un plagiat éclatant du livre Die Siet van die Mier (L'Âme du fourmi) [sic], 1925, écrit par Eugène Marais. Marais entreprit de poursuivre Maeterlinck devant les tribunaux mais renonça en cours de procédures, incapable d'assumer le coût financier et physiquement ravagé par la morphine.»

Outre le fait que Marais, poète et naturaliste, visait bel et bien les termites dans son ouvrage (soit les fourmis blanches d'Afrique du Sud), il n'est pas si facile, si rassurant, de conclure à un plagiat pur et simple de cet ouvrage par Maeterlinck. Archéologue et primatologue, David Van Reybrouck en sait quelque chose. Avec la patience et la minutie d'un Sherlock Holmes, il a mené l'enquête. À Gand, il a fouillé les archives du prix Nobel. Il s'est retrouvé au Cap et à Pretoria sur les traces de Marais. Le livre qu'il a tiré de ses tribulations diverses est passionnant d'un bout à l'autre, et d'une grande lucidité : l'enquêteur ne cesse de s'interroger sur ses propres motivations et cherche ainsi, me semble-t-il, à tempérer par l'auto-ironie les jugements parfois peu flatteurs qu'il se sent obligé de porter sur Maeterlinck<sup>2</sup>. Le jeu consistait à passer d'un écrivain à l'autre, non sans faire état de leurs drames personnels, perte d'inspiration chez l'un, addiction à la drogue chez l'autre.

L'heureux auteur, en 1889, de *La Princesse Maléine*, saluée comme un chef d'œuvre par Octave Mirbeau, avait, semble-t-il, au fil des années, perdu beaucoup de la confiance qu'il plaçait en son génie. Qu'est-ce qui l'amena, après 1920, à se passionner pour les termites ? S'interroge Van Reybrouck : «C'est le cœur d'un homme en plein doute existentiel ou «besoin d'argent» ? Je ne puis me résoudre à terminer mon article sur Maeterlinck et le bonheur sans citer ce fragment de lettre adressée à un consœur : «Tu ne feras jamais rien, parce que tu prétends être vraie, être exactement toi-même. Il faut te créer un double, c'est plus urgent qu'un style. Tu es sérieuse comme un âne et tu as l'obsession de l'authenticité. Crée ton double insouciant et menteur, alors il t'aidera.» ■

<sup>1</sup> Voir à ce sujet Anne Neuschäfer, «Quelques remarques à propos de Maurice Maeterlinck : La Vie des abeilles», dans Marc Quaghebeur (ed.), *Présence/Absence de Maurice Maeterlinck*, colloque de Cerisy, 2-9 septembre 2000, Bruxelles, A.M.L., Labor, 2002, pp. 240 à 249.  
<sup>2</sup> David Van Reybrouck, *Le Fléau*, rééd. traduit du néerlandais (Belgique) par Pierre-Marc Finkelstein, Actes Sud, 2008.  
<sup>3</sup> A en juger d'après les œuvres qui paraissent entre 1919 et 1925, je ne suis pas sûr que l'on puisse dire comme lui : «Depuis 1920, il semblerait s'être réfugié pour toujours dans un silence mystique.»

# TÉLÉVISION, LA MÉLODIE DU BONHEUR

FERNAND LETIST

Média surpuissant et addictif, la télé se veut une source de mieux-être. Car elle détend, positive et surtout caresse ses téléspectateurs dans le sens de la société de consommation. Des jeux aux séries, de la pub à la télé réalité... *«Que du bonheur !»*

Si vous deviez compléter l'affirmation «La télé rend...», les adjectifs qui dégringoleraient spontanément sur vos lèvres seraient «con», «fou», «passif» ou «paresseux». Il y a fort à parier qu'«heureux» ne serait pas prononcé, ou alors en bout de liste. Pourtant, à passer en revue les soixante années d'existence du rectangle magique, on se rend compte que faire le bonheur du téléspectateur a toujours été une de ses principales prétentions. Celle-ci a été d'ailleurs dé-

clinée méthodiquement depuis à travers la trilogie de missions mise en avant par le petit écran : informer, éduquer, divertir. Le dernier terme a évidemment au fil du temps pris le pas sur les autres. La télévision s'est imposée dans le monde entier comme l'échappatoire idéale à la réalité, l'antidote mental aux problèmes, la source de divertissement la plus simple, le prozac du quotidien. À forte dose. Puisqu'en moyenne chaque Belge francophone passe 3h40 par jour devant son téléviseur. Bercé par un leitmotiv qui pourrait être *«Don't worry, be zappy !»*

Cette surconsommation télévisuelle se double d'un caractère paradoxal. Quelle que soit la nature du programme, tragique ou comique, négatif ou positif, triste ou joyeux, agressif ou empathique, il contribue à une certaine forme de bonheur. Convoquez Les Experts de tous poils, toutes les Unités spéciales des États-Unis et autres *Mentalist* de la fiction télévisée, de la plus morbide à la plus trash, et le téléspectateur en sortira... plus heureux que jamais !

Car la télévision, dernier avatar moderne basé sur l'ancêtre principe de «représentation», cultive à fond le pouvoir de la catharsis cher à Aristote. Pour rappel, il s'agit de «l'épuration des passions» par la fiction. En y assistant, le téléspectateur «se libère de ses pulsions, angisses ou fantasmes en les vivant à travers les héros ou les situations représentées sous ses yeux. Il transforme ses émotions en pensées. Et quand les passions coupables des personnages sont punies par le destin, le spectateur de la tragédie se voit délivré, purgé de ses sentiments secrets et inavouables.»

## C'est bon pour le moral

Dans le registre positif, les choses sont encore plus évidentes. C'est «*Que du bonheur !*», comme le martèle systématiquement l'insipide Arthur en recyclant depuis quinze ans les séquences «comiques» de ses *Enlants de la télé*. En s'identifiant au gagnant d'un jeu télé, en communiquant à la victoire de son équipe favorite de football, en assistant au dénouement heureux d'un fait divers ou en suivant sa série comique préférée, le téléspectateur se projette dans une représentation optimiste du monde. Même tronquée, il la fait

sienne et y trouve matière à se rassurer sur la marche de la société et sur sa propre vie.

Au fil du temps, la télévision a pris une réelle conscience de son pouvoir à influencer le moral du public et à lui servir des émissions entièrement dédiées à cette culture du bonheur. Depuis trois décennies, elle ne cache même plus sa détermination (intéressée !) à vouloir améliorer la vie des gens. La télévision a ainsi voulu se transformer en Père Noël. Ce fut l'époque, entre autres, de Patrick Sabatier et de son émission *Porte-bonheur* au cours de laquelle l'animateur de TF1 partait couvrir de cadeaux une famille modeste. Elle s'est aussi transformée en casino où, à coup de *Roue de la fortune*, de *Juste prix* ou de *Qui veut gagner des millions* ? elle a agité sous le nez du public l'argent-roi gagné en une demi-heure par des anonymes avec une facilité déconcertante. Avec comme message sous-jacent frappé au coin du bon sens populaire : *«L'argent ne fait certes pas le bonheur mais il y contribue»*.

## Des pubs et des coaches

Auxiliaire parfaite et instrument idéal de la société de consommation de masse, la lucarne a aussi très vite été sa complice stratégique en déversant la publicité (chèrement tarifiée) dans le temps de cerveau disponible des téléspectateurs. Et que proclame depuis belle lurette la publicité à coup de slogans, sinon qu'elle veut faire le bonheur des téléspectateurs en vantant les meilleurs produits ?

UNE AUTRE ÉTAPE A ÉTÉ FRANCHIE DANS CE BONHEUR EN KIT À PORTÉE DE ZAPPETTE AVEC L'ARRIVÉE DE LA TÉLÉRÉALITÉ ET LA CONSÉCRATION DES ANONYMES.

Une autre étape a été franchie dans ce bonheur en kit à portée de zap-pette avec l'arrivée de la télé réalité et la consécration des anonymes. Avec échantillons choisis et sensés incarner toutes les facettes du public lui-même. Ils furent d'abord de simples cobayes lâchés dans des programmes complétement vides de sens et provocateurs mais procurant au public sa catharsis à travers des jeux de rôle plus ou moins élaborés. Depuis, la gamme des émissions de télé réalité s'est étoffée de variantes cultivant le bien-être, l'épanouissement et, pourquoi pas, le bonheur d'anonymes auxquels à nouveau s'identifier. Avec l'aide de coaches, s'il vous plaît ! Car, mon bon monsieur, le bonheur cela s'apprend et cela se prend.

Avant l'ère de la télé réalité, les psy-shows déjà estimaient pouvoir résoudre les problèmes (sexuels, relationnels, obsessionnels etc.) d'anonymes. Avec la télé réalité, c'est tous azimuts que la télévision va réécrire sans cesse la balade, escarpée, pentue, épuisante, exaltante, des gens heureux. Côté sentimental (sous forme de jeux ou de reportages), tout ou presque a déjà été exploré. Des rencontres en *blind date* à la recherche du conjoint, le bonheur est au bout de l'écran. Jusque dans le pré cher à RTL-TVI où des paysans célibataires cherchent l'âme sœur. Et quand on

a trouvé *Qui veut épouser mon fils ?*, la télé remet même le couvert pour les noces comme récemment avec le jeu *Quatre mariages pour une lune de miel*.

## Lifestyle mon amour

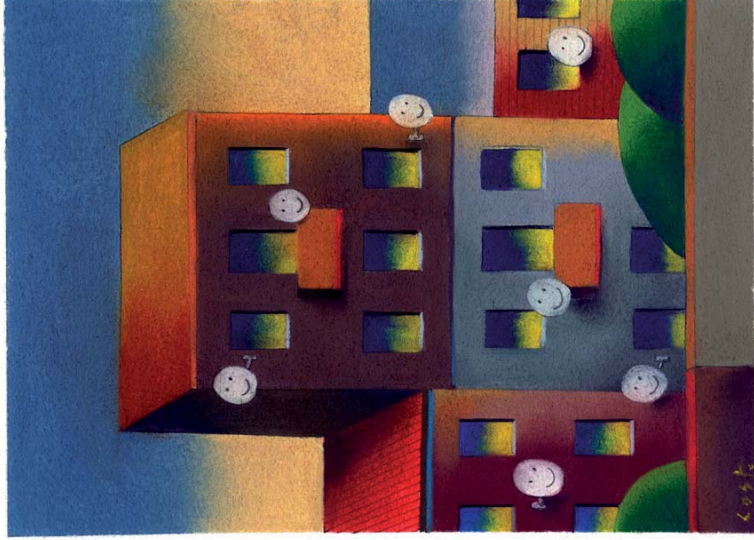
La boîte à images s'est aussi engouffrée, avec l'ardent et l'appétit d'une lionne, sur le terrain béni du *lifestyle*, domaine-roi dans nos sociétés des loisirs, du bien-être et de l'accomplissement personnel. En tête de ces univers longtemps sous-exploités, la cuisine. À toutes les sauces ! Du *Dîner presque parfait*, bonheur rêvé de toutes les ménagères de moins de 50 ans, aux *Koh-Lanta* des fourneaux que représentent *Topchef* et *Masterchef*, la mite télé bouillonne d'inventivité pour sublimer, à travers candidats amateurs ou professionnels, un des besoins primaires — se nourrir — élevé au rang d'art de vivre en communauté. Avec, en sus, l'alibi de la générosité conviviale puisque mûnir des petits plats est un acte altruiste de partage et même de communication. Et la cuisine de devenir l'intéressant reflet d'une société en quête de bonheur... au fond de l'assiette et de l'estomac.

Le *lifestyle* dominant, c'est aussi l'avènement de la société des coaches pour tous usages. Madame ne s'en sort pas dans l'éducation de ses mômes ? *Super Nanny*. Le grand frère ou *Confessions intimes* débarquent dans les foyers. Une famille a eu sa maison sinistrée et n'a pas le sou pour faire face ? Place aux généreux *Maçons du cœur* ou à *Tous ensemble*. Et si je veux *Vendre ou acheter* une maison ? L'émission du même nom dégaîne ses conseillers. Tout y passe et la télé n'a pas encore fait le tour de tous ces univers où Monsieur Toutlemonde trouve, peu ou prou, son... bonheur.

## Ces people qu'on aime détester

Si la télé réalité a engendré ces zones d'influence pour conseiller au quotidien des quidams — et à travers eux, les téléspectateurs —, elle a aussi créé et entretenu l'envahissant phénomène des people, un nouveau miroir tendu au public. Mais bordé de strass et paillettes, il se révèle contradictoire et déformant. En effet, ce culte artificiel pour la célébrité facile place le public face à un dilemme. Soit je veux ressembler à ces éphémères personnalités et je cherche à m'identifier à ce modèle, qu'il soit animateur télé, artiste ou autre. Soit je rejette cette baudruche qu'on me montre comme inaccessible. Et surtout vaine.

C'est en jouant de cette trouble ambivalence que la planète people tourne sur elle-même. Et la télé d'aller jusqu'à inventer ses propres moyens de reproduction. Qu'ils soient artistiques comme *Star Academy*, *Nouvelle Star* et bientôt *The Voice* sur la RTBF. Qu'ils soient purement people (c'est à dire peuplé de personnages sans légitimité à devenir cé- ▶







■ Rendez-vous en terre inconnue : des rencontres souvent heureuses, y compris avec le public.

lèbre que celle de... passer à la télé !) comme *Secret Story*, *Carré VIP* et autres naïeries abyssales. La clé du succès : la manipulation des émotions et la mise en scène de leurs bonheurs et leurs malheurs. Malgré ce que la télévision essaie de nous faire croire, le bonheur n'est évidemment pas dans ce pré-là.

La vraie question est finalement : la télévision est-elle un lieu propice à l'épanouissement et la prospérité de tout un chacun ? La réponse est naturellement : non. Au contraire, les plus alarmistes vous diront même qu'une récente enquête australienne affirme que consommer la télévision des heures durant diminue fortement l'espérance de vie... Autant le savoir : En revanche, une autre étude, britannique celle-là, prétend que c'est la radio qui rendrait vraiment heureux ses auditeurs. Ce média stimulerait l'humeur de ses auditeurs de 100% et doperait leur niveau d'énergie de 300% par rapport aux moments où ils ne consommeraient pas de médias. Conclusion : écouter la radio doublerait le «niveau de bonheur» par rapport à regarder la télévision et donnerait quatre fois plus d'énergie. L'étude démontre aussi que, ainsi disposé, le public radio serait aussi plus réceptif à la publicité...

### Restons zen

Pour en revenir à la télévision, il se trouve encore heureusement (c'est le cas de le dire), quelques programmes qui ont une âme, capables de créer de vraies émotions artistiques, intellectuelles et humaines. Pour cela, le champ télévisuel est vaste, de la fiction au documentaire en passant par les magazines et même certains divertissements.

Mais l'offre est si mal agencée dans ses horaires et sa visibilité qu'on a plus souvent la zappette qui nous tombe des mains. Un *prime time* débile, suivi par des millions de téléspectateurs offerts en pâture à la publicité sera toujours privilégié contre un documentaire passionnant de haute volée. En télé, pour trouver son bonheur, il faut le chercher à travers un tri sélectif. Parfois sur des chaînes thématiques plutôt ghetto. Et si vous perdez patience, n'hésitez pas à aller vous calmer et vous ressourcer sur ZentV et ses programmes relaxants !

Il se trouve enfin aussi quelques rares professionnels de la télé vraiment soucieux du bonheur de leurs contemporains. Artisans de programmes de qualité mais aussi à l'écoute de ce que certains hommes ont à apprendre à d'autres hommes. Une transmission d'expériences pour nous montrer certaines voies vers un mieux-être.

Déjà animateur-producteur du magazine *Alors, heureux ?* au début des années 2000, Frédéric Lopez se propose dès novembre de, ni plus ni moins, nous révéler *Les secrets du bonheur* sur France 2. Le créateur des *Rendez-vous en terre inconnue* donnera dans ce nouveau magazine mensuel la parole à des anonymes. Ceux-ci viendront partager leurs expériences de vie et expliquer quels choix ils ont un jour posés pour devenir des gens plus heureux. L'émission dévoilera aussi les dernières découvertes scientifiques sur les processus qui mènent chaque être humain à être heureux ou malheureux. Lopez recevra comme premier invité principal le professeur Tal Ben-Shahar qui enseigne la science du bonheur à Harvard. Il y a fort à parier que ni les anonymes ni le gourou du bien-être ne mentionneront la télévision au palmarès de ces *Secrets du bonheur*. ■

# TRAVAIL OU SOUFFRANCE ? LA FOLIE DE L'ÉVALUATION

ISABELLE PHILIPPON

«Du col blanc au bleu de travail, c'est toujours la même bataille. Travailler pour qui, pour quoi, pour quel résultat, pour quelle vie tu crois ? Je n'en plus de cette vie-là. Je crèverai avant la fin du mois.» *Chiens de paille*, une chanson de Mossec, évoque la souffrance des salariés. Une souffrance de plus en plus répandue, de mieux en mieux identifiée par les psychologues, les psychothérapeutes, les médecins du travail, les ergonomes. En cause ? Les «petits chefs» pervers, adeptes du harcèlement moral. Mais pas seulement. Pour la philosophe Avital Ronell, la «folie de l'évaluation» y est également pour beaucoup. Dans son livre, *Test Drive*, cette militante féministe, professeur à l'Université de New York, fustige la conception comptable de l'activité professionnelle, qui n'est certainement pas, à ses yeux, la façon juste et appropriée de vérifier la compétence et l'ardeur au travail des salariés. Et qui, mettant tout et tous à l'épreuve,

Des bêtes de concours alignées dans des open spaces, où tout le monde travaille avec tout le monde, sans cloisons, sans bureau, voire —c'est le must— sans place attribuée. Plus question d'accrocher des photos des siens près de son poste de travail, ceux-ci étant devenus interchangeables : le premier arrivé s'installe où bon lui semble, les suivants branchent leur ordinateur là où ils le peuvent. Tous sont visibles, plus question de s'isoler. Question de «compétitivité», paraît-il. De «résultats». Ou plutôt, estime le psychiatre français Christophe Dejours, spécialiste de la souffrance au travail, un outil de management qui entraîne la négation de la subjectivité menant à une concurrence généralisée entre les travailleurs, entraînant la destruction des solidarités, de l'identité au travail et partant, de «l'armature de la santé mentale»<sup>2</sup>. Le bilan ? Dramatique sur le plan humain, comme nous le prouve l'augmentation des suicides sur le lieu de travail, des dépressions, des *burn-out*, de l'usage des médicaments et des toxicomanies. Le corollaire de ces *open spaces* est, bien sûr, nous y revolla, le contrôle et l'évaluation. Pour Dejours, les grandes causes de la souffrance au travail sont le manque d'autonomie, le manque de reconnaissance, la peur et la domination symbolique (pression psychique qui pèse sur les capacités de discernement).



La philosophe italienne Michela Marzano, quant à elle, dénonce les pièges de l'auto-asservissement pesant sur les salariés en quête d'auto-

engendre des souffrances parfois immenses. La passion de l'épreuve, de la vérification et du contrôle quantitatif, dit-elle en substance, réduit l'ensemble de l'être à du calculable. Les subtilités, les nuances, les singularités, l'intuition, la valeur humaine, le savoir-vivre ensemble, n'y trouvent aucune place. Aucune opacité n'est tolérée, tout est soumis à l'impératif du décompte chiffré. La folie de l'évaluation traduit un rapport fondamental au monde : elle implique que tout est connaissable, calculable, programmable. Nous risquons de devenir tous des bêtes de concours, sans espoir et sans joie.

d'épanouissement<sup>1</sup>. L'envie de se réaliser au travail serait un appât dangereux, par lequel les managers s'assureraient la docilité de leurs employés, vus comme une masse de fidèles partageant la même foi dans le credo de l'entreprise. La meilleure façon d'exercer une pression sur les «résultats» qui, on s'en doute, peut facilement se retourner contre le travailleur : dans pareille configuration, le droit à l'échec n'existe plus, parce qu'il signifie l'échec de la personne tout entière. Le salarié sera jugé sur son savoir, son savoir-faire et son savoir-être, autrement dit sur son âme. Bonjour le stress et la névrose. ■

1 Avital Ronell, *Test Drive. La passion de l'épreuve*, Paris, Stock, 2009, 350 p., coll. «L'autre pensée».  
2 Christophe Dejours (dir.), *Conjuger la vie. Travail, violence et santé*, Paris, Payot, 2007, 320 p., coll. «Essais Payot».  
3 Michela Marzano, *Extension du domaine de la manipulation. De l'entreprise à la vie privée*, Paris, Grasset, 2008, 288 p., coll. «Documents français».



«JE SUIS ICI POUR FAIRE LE BONHEUR DES BELGES.» (YVES LETERME, PREMIER MINISTRE, JANVIER 2008)

# AU BONHEUR DES BELGES

OLIVIER SWINGEDAU

Le bonheur, c'est combien ? Dans la société consumériste, tout s'achète et tout se vend, y compris les sentiments subjectifs. Les Belges sont de bons acheteurs.

Le bonheur... Il a inspiré de magnifiques pages, poèmes, essais... et des dissertations, médiocres pour la plupart, par millions. Le sujet typique du bac. Le bonheur fait bâiller !

Le bonheur à la belge est empreint de simplicité et d'esprit bon vivant. Pour le Belge moyen, le bonheur est beau, bon et simple, et toutes les voies de l'honnête homme sont bonnes à exploiter pour, sans arrêt, s'en approcher. Car le bonheur est affaire d'instant...

Un nom vient à l'esprit, celui de Charles Fourier. Un des rares utopistes, avec Joseph Déjacque et Ernest Cœurde-

créative de ses désirs et fantasmes. Un bonheur libre, car Charles Fourier ne veut pas imposer le bonheur, mais en proposer un mode d'emploi, méthodique, de construction au sein d'une société de la jouissance immodérée, où chacun peut s'accomplir dans les moindres nuances, et sans la moindre limite d'aucune sorte. Ses classifications, souvent absconces, le firent traiter de misérable anarchiste. Alors, reste-t-il beaucoup de fouriéristes en Belgique ? On peut en douter...

## Du thème philosophique au produit de marché

Plus de cent ans après, on est loin de ces sourires symboliques mais un peu naïfs à l'avenir, et le bonheur des Belges est devenu denrée périssable. Il est davantage considéré par le pôle négatif, l'absence de bonheur, ou le bonheur médiocre. En tout cas, il est quantifié. Le 23 mai dernier à Bruxelles — leur capitale mondiale —, les technocrates ont passé la vitesse supérieure et ont sans vergogne initié un congrès : «*The Happiness Budget*». Ou comment l'économie et la politique peuvent contribuer à évaluer et commenter le bonheur. L'éminent (?) économiste anglais Richard Layard était à l'origine de cet event qui rendit exaltiques tous les chargés de com'. Il tenta d'y quantifier ce concept de bonheur brut si à la mode actuellement.

Layard est l'auteur d'un essai très intéressant, mais étonnamment idéologique, typiquement anglo-saxon, paru l'an passé et intitulé *Happiness. Lessons from a New Science*. Layard y fustige, à juste titre, l'envie comme principal obstacle au bonheur. Pour étayer sa conviction, il est parti d'un constat simple : alors que le pouvoir économique du citoyen des pays développés n'a pas cessé d'augmenter depuis les années 50, les indices de satisfaction indiquent une légère régression. Layard pointe des actions, politiques et économiques, qui seraient capables de faire grimper la cote d'indice de bonheur. Et nous voilà à nouveau plongés dans les remugles de la Bourse !

S'il est intéressant qu'un économiste s'intéresse au concept de bonheur, Layard ne remet jamais en question la croyance, qui tient de la pensée magique, selon laquelle les économistes et les politiciens n'auraient

rien d'autre à faire que rechercher le bonheur des gens. À la lumière des incessantes turpitudes boursières, il nous paraît à tous assez douteux que le bonheur soit l'objectif principal et unique des amis dévoués de notre argent. L'éconodaste Alexandre Delaigue écrit d'ailleurs que «*faire du bonheur le principe déterminant de nos sociétés, c'est devoir renoncer à certaines valeurs (la liberté, le mérite, l'égalité...) auxquelles nous tenons*». Il évoque, chez Layard, des pulsions réactionnaires : «*Si l'on suit Layard à la lettre, c'est toute forme de promotion sociale qui est condamnable. Ce que Layard appelle la course des rats, nous l'appelons ordinairement l'ascenseur social, la promotion au mérite : l'idée, qui n'est pas transcendante mais pas non plus haïssable, selon laquelle les gens peuvent s'élever dans la société par le travail et le mérite.*»

## L'argent ne fait pas le bonheur, il l'achète !

On connaît l'antheme, qu'on n'aura pas la vulgarité de commenter. Il est évident que notre croissance économique, l'inflation, le taux d'emploi et de chômage sont des variables macroéconomiques majeures en ce qu'elles représentent notre prospérité, notre pouvoir d'achat et surtout, la possibilité pour les gens «de pouvoir» ou non, de s'adonner à des activités qui contribuent à leur bonheur. Toutes sont donc directement liées à cette notion si floue de «bonheur».

De là à affirmer que l'économiste est en mesure de déterminer en quoi nous, Belges, serions «plus heureux» que d'autres et pourquoi, en général, certaines personnes seraient plus heureuses que d'autres, frise le délire de supériorité et la prétention la plus absurde !

Le bonheur des Belges est étroitement lié à l'équilibre, au travail, à la famille, à la santé physique et mentale... Pas besoin d'économiste pour égrener les lieux communs, fussent-ils vrais. Et il est certain que le manque, surtout chronique, d'argent ne rend en général pas heureux, n'en déplaît à nos compatriotes moines, seurs et croisées de la «dé-consummation». Le chômage constitue une source importante de mal-être.

La notion d'envie est, également, en pivot ici. Mais on la laissera plus volontiers à un bon essayiste, voire un philosophe un peu généraliste et habile à éviter les lieux communs, qu'à un économiste, aussi bien habilité soit-il. On relira par exemple le très politiquement incorrect Gilles Lipovetsky pour cette relation décomplexée au bonheur par accumulation de biens matériels, quoi qu'il fut à l'époque violemment pourfendu par la critique pour cette trahison du concept obligatoire de bonheur éthéré basé sur la joie infinie de ne rien posséder du tout.

Alors, et tout naturellement, on peut se demander si nous, Belges, sommes : davantage ? moins ? également ? *doués en bonheur* (!). Une *World Database of Happiness* qui fera sourire les statisticiens a ainsi établi que «nos» chiffres sont bons. Nous, les Belges, nous sommes bons en bonheur. Enfin, pour ceux qui aiment le déclaratif, tant apprê-

cié dans le marketing («*Vous êtes heureux ? - Euh, oui, bien sûr, totalement !*»).

La *database* avait construit sa dialectique sur la base (vaguement atténuée) de quatre questions/réponses banales... et considérées comme possibles : nous, Belges, nous sentons-nous «très heureux», «plutôt heureux», «pas heureux» ou... «pas du tout heureux». Quatre items mis en relation avec la santé, le travail, l'argent et le sentiment de liberté en déterminants. Les scientifiques apprécieront !

La croissance du PIB permet-elle, seule, de mesurer notre bien-être ? Existe-t-il d'autres indicateurs moins «bateaux» et plus pointus ? Au gré des médias, les indicateurs qualifiés d'«alternatifs» voguent, du plus vague au plus loufoque. On a encore vu récemment le documentaire belge *Le bonheur brut* consacré à des indicateurs alternatifs de croissance économique. L'étonnante campagne de marketing du Bhoutan et son «bonheur national brut» y était présentée, à côté d'interventions d'un secrétaire d'État belge au budget, un économiste etc. Un outil communicationnel très bien fait, utilisé en classe à des fins pédagogiques, même si un peu «court» intellectuellement parlant. Une flopée de *Belende Belgen* y livrent leur petite recette personnelle : José Van Dam, Albert Frère, Eddy Merckx, Christine Ockrent, Justine Henin, feu Sœur Emmanuelle, Dirk Friemout... Ils sont tous là.

On sourit ou on s'agace des clichés tour à tour *filosofen*, humoristiques, sensuels ou poétiques, de ces personnes qui, effectivement, cumulent un haut potentiel de bonheur, restant éloigné de celui d'un mineur du Bonrinage ou d'un travailleur en usine de La Louvière (s'il en subsiste encore). Ceux-là pourront toujours attendre, telle l'artiste Miss Tic, qui exposait l'an dernier à la Fondation Cartier : *Soignons heureux en attendant le bonheur*. C'est toujours ça !

## La Belgique dans le top 20

Depuis les débuts du baromètre du bonheur, en 1973, le sentiment de bonheur a progressé dans la plupart des pays occidentaux. Avec une moyenne de 7,3 sur 10, la Belgique fait certes moins bien que le Danemark (8,3) mais demeure dans le top 20. Les chiffres 2011 semblent cependant en forte régression, comme partout en Europe. Injustices flagrantes et toujours plus accentuées, pouvoir d'achat en berne et bénéfices monstrueux de la spéculation obligent...

Méfions-nous, bien évidemment, du caractère un peu trop affirmatif de ce genre de sondage bon marché, réalisé par des aventuriers de la com' et destiné à la presse populaire. L'être humain a cette tendance, assez naturelle au fond, à magnifier chez lui cette denrée rare qu'est le bonheur, ne serait-ce que pour donner l'impression au voisin, à la belle-mère ou à son collègue direct qu'il est «clairément» plus heureux qu'eux. Quitte, un peu plus tard, à absorber quelques pilules bleues, vertes, ou surtout... roses. ■

### Sources

- Les passionnants articles de l'économiste Alexandre Delaigue sont sur <http://www.fr/author/alexandredeilaigue/econoclaes>
- *Le bonheur brut*, webdocumentaire d'Arnaut Gregoire, Matthieu Sadaly et Kenneth Rawlinson, sur <http://blog.lesurte, 2010>.
- Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard, 2006.



© Andriy Tolatskyi/Fotolia.com

roy, au XIX<sup>e</sup> siècle, à proposer une réinvention totale de la société et de la morale à la lumière des désirs individuels et collectifs *déchainés* garantissant à chacun le ré-enchantement de sa propre vie, «tel que cela me plaira». Fourier a édité un ouvrage qui a marqué l'histoire : *Le nouveau monde amoureux*. Il nous indique la voie vers un bonheur *parfait*. Celui de vivre dans une société révolutionnaire et féerique où chacun participe de façon ludique à la réalisation

UN ENTRETIEN D'ALEXANDRA MOLESKINE AVEC EUGÉNIE VEGLERIS

# «LES PHILOSOPHES GRECS FAISAIENT L'ÉLOGE DU LOISIR»

Eugénie Vegleris fait partie de ceux qui ont introduit la philosophie en entreprise en France. Elle anime des formations sous la forme d'atelier et propose des consultations individuelles. Eugénie aime son métier. Mais le travail, nous dit-elle, n'est pas la source du bonheur.

**Espace de Libertés : Il y a dix-sept ans, vous avez démissionné de l'éducation française pour lancer votre cabinet de philosophie. Que s'est-il passé ?**

**Eugénie Vegleris** : Je suis d'origine grecque. Mes parents étaient réfugiés politiques et il fallait que j'assure l'avenir de la famille. Après l'agrégation, je me suis lancée dans l'enseignement. Par nécessité plus que par vocation. D'abord en classe terminale. Ce que j'ai énormément aimé. Puis j'ai fait mes vacations à l'université. À 40 ans, j'ai été prise d'une sorte de vertige en pensant que j'allais passer la deuxième partie de ma vie à faire la même chose. D'autant plus que la bureaucratie devenait de plus en plus lourde. J'ai tout plaqué sans savoir ce que j'allais faire. En 1992, j'ai découvert la consultation philosophique en Allemagne et j'ai décidé d'ouvrir un cabinet.

**À l'époque, vous avez essuyé de nombreuses critiques de la part de vos pairs. On vous reprochait d'exercer la philosophie comme une profession libérale...**

Presque tous m'ont rejetée. On me reprochait de gagner de l'argent. J'avais beau rétoriquer que je ne gagnais pas mal ma vie avant comme agrégée pour donner 14 heures de cours par semaine, c'est comme si l'argent des fonctionnaires de l'éducation n'était pas pris sur les impôts des personnes et des entreprises !

**Quelle est la différence entre votre travail et celui d'un coach ?**

Le coach poursuit une démarche de développement personnel dans un but de performance. Il s'inscrit dans un contrat tripartite avec l'entreprise et ses employés. En tant que philosophe, je n'ai pas d'obligation de résultat. Et je ne vise pas le mieux-être, mais la liberté. Que l'individu prenne conscience de sa capacité de penser et choisir librement.

**N'est-ce pas un peu risqué pour l'entreprise ?**

La liberté ne s'accompagne pas forcément de la rébellion. L'expérience m'a montré que gens sont plus raisonnables qu'on le croit (rire) !

**Existe-t-il une déontologie du consultant-philosophe ?**

Oui, il faut éviter de considérer un client comme un marché. Il ne faut pas hésiter à rompre quand on est en désaccord avec les valeurs d'un client ou si celui-ci veut nous instrumentaliser. Certains patrons peuvent vouloir faire venir un philosophe pour prononcer un beau discours et légitimer leurs décisions.

**Concrètement, comment se déroule une consultation ?**

En général, les gens viennent avec une demande de type entreprise. Par exemple : quelle est ma valeur ajoutée ? La réponse du philosophe à cette question, tout d'abord, c'est que cela ne l'intéresse pas. Parce qu'un individu n'est pas une entreprise. Bizarrement, ça choque souvent ! On réfléchira ensuite sur les mots. C'est quoi une valeur ? C'est quoi une personne de valeur ? Que signifie reconnaître quelqu'un ? C'est un dialogue socratique dans lequel j'oblige mon interlocuteur à réfléchir aux concepts qu'il emploie.

Un ancien client m'a un jour confié que la philosophie avait changé sa vie parce que depuis, il cherchait toujours à comprendre ce que les gens mettent derrière les mots qu'ils emploient.

**Quels sont les philosophes qui s'invitent le plus souvent dans la conversation ?**

Aristote vient souvent sur la question du risque, Kant sur la distinction entre expertise et compréhension, Hanna Arendt sur la modernité, Bergson parce qu'il donne confiance dans



© Sindy/Fotolia.com

Les jeunes ne s'attachent pas trop à une entreprise et n'hésitent pas à changer d'emploi.

l'individu... Et Descartes avec « je pense donc je suis ». Car dans une entreprise tout le monde a une mauvaise opinion de lui !

**Depuis dix-sept ans que vous côtoyez des entreprises, quel regard portez-vous sur le monde du travail actuel ?**

Un regard sombre. Au début de mon parcours, j'ai vu des gens qui construisaient des choses qui dureraient. Mais depuis quelques années, je vois surtout des usines qui ferment, des équipes éclatées, des pressions des directions qui rendent le travail quasi absurde. Quand une entreprise avec laquelle j'ai travaillé se fait racheter ou licencie, tout ce que j'ai fait me semble vain. Je suis contente d'être âgée, car je ne sais pas si j'aurais supporté cela au début de ma carrière.

**Qu'est-ce qui rend donc les gens si malheureux au boulot ?**

Il y a plusieurs causes. La vitesse du changement technologique, la vitesse à laquelle un groupe change de direction, se fait racheter ou en rachète un autre, la rapidité du progrès et des moyens de communication... Je pense que les gens ont une overdose de rapidité. Ils n'ont pas le temps d'assimiler ces changements et cela provoque un malaise. Les entreprises ne s'arrêtent jamais pour penser, offrir la possibilité aux employés de se poser et prendre du recul.

**Des personnes vous consultent-elles parce qu'elles ne trouvent pas leur bonheur au travail ?**

Je suis consultée, pas psychologuée ; les gens ne viennent pas me consulter pour un mal-être. Mais on peut aller bien et vouloir aller mieux. Vouloir voir plus clair pour mieux agir. Mieux se comprendre pour mieux se situer. L'approche du philosophe ne part pas de la souffrance, mais de la société. Il veut nous aider à comprendre comme l'humain se situe par rapport aux mutations de son environnement.

**L'origine latine du mot « travail » évoque un instrument de torture. De quand date l'idée que le travail doit nous apporter l'épanouissement ?**

C'est une idée assez neuve qui date du libéralisme. Les philosophes grecs faisaient l'éloge du loisir. Pour eux, le travail était « crétin ». Dans notre société occidentale, le travail est soudain devenu le lieu où on est censé s'épanouir. Dans sa critique du libéralisme extrême, Foucault montre comment aujourd'hui il ne suffit plus que le salarié soit efficace, il doit aussi être motivé. Il ne doit pas seulement être contraint d'aller au travail, mais le désirer. Les coaches et les consultants en entreprise voguent sur cette vague. Il y a une emprise très forte de la société sur nos vies privées.

**Mais cette conception n'est-elle pas en train de changer ?**

La perception est différente chez les jeunes. Ils connaissent la crise, la pénurie de travail. Ils se sentent mal accueillis dans cette société et prennent leur distance. On rencontre chez eux un détachement serein par rapport au travail, ils trouvent le travail ennuyeux et préfèrent les loisirs, ils ne s'attachent pas trop à une entreprise et n'hésitent pas à changer d'emploi. Ce sont des nomades. Et je trouve cela très sain. Ce qui me frappe, c'est la méfiance des personnes plus âgées à l'égard de la jeunesse. Parfois, on m'engage parce que je suis vieille !

**Le fameux conflit génération X contre génération Y...\***

Avec un bémol. En philosophie, généraliser est toujours une erreur.

**Et vous, avez-vous trouvé votre bonheur au travail ?**

Le bonheur est un idéal qui concerne la vie affective et spirituelle. On peut trouver le bonheur avec ses amis, sa famille, dans la foi... Dans le travail, on peut trouver de la satisfaction, de la joie, parce que l'on se sent utile, parce que l'on rencontre de nouvelles personnes au-delà de son cercle de proches. Mais ce n'est pas cela, le bonheur. ■

\* Le terme « génération Y », désigne la génération sociologique des personnes nées entre 1980 et 1999, il tire son origine de la génération précédente, la « génération X ». NDLR.



# SIMPLICITÉ, PLÉNITUDE, CONSTANCE

JEAN CORNILL

Épictète donne une magnifique définition de la philosophie : «La philosophie est une activité qui, par des discours et des raisonnements, nous procure la vie heureuse.» Nous sommes directement au cœur de notre sujet. Le bonheur ne se recherche ni par les illusions du divertissement, ni par des espérances supraterraines, ni par une fuite en avant des espoirs étiés de notre quotidien. Les chemins vers une vie plus heureuse, l'eudémonisme, se construisent pas après pas vers une sagesse, vers une ataraxie, une absence de troubles de l'âme.



Photo: AFP

L'objectif précisé et en considérant qu'une approche du bonheur est humainement possible, contrairement à Schopenhauer pour qui la vie oscille entre souffrance et ennui, chaque philosophe, au cours de la longue histoire de la pensée, établira ses critères et sa méthode pour tendre vers la maxime de Pascal : «Tous les hommes recherchent d'être heureux; cela est sans exception [...] C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre.»

De l'hédonisme, au sens épicurien du terme, à la maîtrise des passions prônée par les stoïciens, des vertus de la connaissance chez Aristote ou Spinoza à la contemplation du pur présent chez Rousseau, chacun s'emploie à dresser l'itinéraire vers la «vie bonne», par le plaisir, par la droiture, par la raison ou par la rêverie. À chacun de dégager un passage dans la jungle du présent pour s'aventurer vers la quiétude. Pour ma part, je me com-

pose un menu depuis quelques années en bricolant avec moult matériaux intellectuels et sensibles. Conscient d'être un privilégié, qu'aurais-je pensé si j'étais né femme en Somalie ou mineur en Bolivie ? Ayant évité jusqu'à ce jour le vrai malheur, revenu des chimères des hommes et du pouvoir, un peu perturbé par mon corps qui se rebelle, je fais mien les trois ingrédients principaux du bonheur illustrés par Jean Salem : la simplicité, la plénitude, la constance.

La simplicité par mon refus, un peu tardif, de l'accumulation des biens, de la spirale des désirs consuméristes, du luxe dont Lucrèce fustige déjà les ravages au temps de la République romaine finissante. La plénitude par la joie infinie à progresser dans le savoir, sans autre volonté que celle de sculpter mon propre esprit, à dialoguer sans fin dans l'amitié partagée ou à écouter le chant du vent comme celui de Jean-Sébastien Bach. La constance grâce au compagnonnage amoureux de celle qui vit à mes côtés et qui, au-delà des servitudes du quotidien, apaise mes craintes et illumine nos destins croisés.

L'équilibre reste instable et fragile. Mais, l'âge venant, je me défile peu à peu des fantasmes de «la carrière» comme des fictions de marquer, même fort modestement, mon entourage à défaut de mon époque. Bref, j'évolue sans cesse, fuyant la normalité et les convenances, pour m'enchanter plus d'un regard ou d'une civilisation, d'un roman ou d'une vallée, d'un philosophe méconnu ou d'un pianiste japonais, plutôt que de la reconnaissance sociale ou du dernier soubresaut politique. «Si je ne suis pas moi, qui le sera à ma place ?», écrivait Thoreau. Sans doute, lentement, je deviens ce que je suis, selon la formule de Nietzsche.

Mais il ne s'agit toujours que de son maigre bonheur personnel, individuel. Quel espace pour le bonheur collectif et l'action commune ?

Je ne prends parti ni pour Épicure (se changer soi et se re-noncer à changer le monde), ni pour Marx (transformons le monde et celui-ci nous transformera à son tour). Mais pour les deux, ensemble. En ces temps troubles, le combat collectif de l'indignation face au sacre de la marchandise, de la croissance et du quantitatif exige plus que jamais une destinée de coopération et de solidarité. Face à nos dé-mesures modernes, le bonheur, de Saint-Just au Bhoutan, redéfinir même un concept politique. Comme ultime but d'un nouveau paradigme, qui balbutie, mais qui, brisant notre projet infini, vise à préserver et «à désirer ce que l'on possède déjà». ■

LE BONHEUR, C'EST DE CONTINUER À DÉSIRER CE QUE L'ON POSSÈDE DÉJÀ.

Saint-Augustin

## EUROPE ET VIEILLISSEMENT ACTIF: SEULEMENT L'EMPLOYABILITÉ?

2012 sera l'année du vieillissement actif (*active aging*). Les stratégies européennes proclament une fois encore la nécessité d'une plus grande participation des travailleurs âgés au marché du travail avec un objectif: 75% de la population âgée de 20 à 64 ans en emploi. Aujourd'hui, comme l'indique Eurostat, près de quatre personnes sont en âge de travailler pour une personne de 65 ans; dans



© Yuri Arcurs/Fotolia.com

l'urgence d'un nouveau «référentiel sectoriel» en matière de politiques de fins de carrière.

Ce sont les organisations internationales (OCDE et UE) qui, dans un rôle d'innovation conceptuelle et de diffusion, vont encourager ce «changement de culture», et donc de mentalités, appelant à inverser les politiques dites passives en politiques actives à l'égard des travailleurs plus âgés pour développer leur employabilité.

Les auteurs constatent ainsi que certaines approches –comme celle de l'OMS, plus globale–, ne sont plus abordées, ni même questionnées et qu'on évoque davantage la prolongation de carrières qu'une approche large du vieillissement actif, comme l'encouragement à la participation citoyenne, le bénévolat etc. Un prochain *Courrier* sera consacré à l'évolution, en Belgique, du vieillissement actif en emploi. (MM)

## PRIONS POUR L'EUROPE (TER)

Une «messe de rentrée européenne» s'est tenue le 20 septembre dernier à Bruxelles en la cathédrale Saints-Michel et Gudule. La messe avait été organisée par la présidence polonaise de l'Union européenne, Varsovie chapeautant jusqu'au 31 décembre le Conseil des ministres européens.

L'office a été dirigé par M<sup>re</sup> André-Joseph Léonard flanqué du nonce apostolique auprès de l'UE, André Dupuy, de l'archevêque de Poznan Stanislaw Gadecki et des représentants de la Cornece, la Commission des évêques de la Communauté européenne.

La messe de rentrée européenne a pour objectif de relancer une vieille tradition, longtemps passée aux oubliettes. C'est sous présidence belge, en 2010, qu'on l'a vue réapparaitre. La présidence hongroise de l'UE, officiellement poussée dans le dos par les Hongrois de Belgique, y avait à son tour souscrit.

S'agissant de la sainte Pologne, on ne peut s'empêcher de penser que cette messe fait partie d'un contexte où, de plus en plus, le champ législatif temporel est mis sous pression par le spirituel. L'Eglise catholique de Rome entend en effet avoir son mot à dire dans nombre de domaines de la vie des Européens, à commencer par les dossiers ébiques (avortement, euthanasie, recherche sur les cellules-souches etc.). Elle n'est pas seule, puisque les nombreuses églises et sectes qui arpentent les couloirs du Parlement européen affichent des objectifs plus ou moins semblables. (Map)

## SACRÉ FN

Sous Jean-Marie Le Pen, le Front national mêlait joyeusement le paganisme et le sacré. La main sur le cœur, on y affirmait son amour de la terre tout en vendant sainte Jeanne d'Arc. À un moment donné, le parti avait même été divisé entre le «canal catholique intégriste» de Bruno Mégret et le couant «paganiste» de Bruno Mégret.

Mégret est allé faire un tour ailleurs. Le Pen a remis les clés de la maison frontiste entre les mains de sa fille, mais les contradictions n'ont pas disparu pour autant. C'est ainsi que Marine Le Pen, subitement attachée au devenir de la République, autrefois honnie, s'inquiète régulièrement du bon état de sa laïcité. À Nice, en septembre dernier, elle en a profité pour déclarer à nouveau la guerre à l'islam tout en condamnant «les prières de rue qui ont repris de plus belle dans la capitale, au nez et à la barbe, si j'ose dire, des autorités».

Avant de conclure son discours, la présidente du FN a voulu attirer l'attention de ses jeunes militants «sur la sacralité (de leur) mission», car «cette dévotion présidentielle n'est pas une campagne comme les autres». Et d'y aller d'un morceau de bravoure: «J'en appelle solennellement à l'esprit de corps, au sens inné du devoir et du sacrifice de ceux qui comme vous, ont l'amour de la patrie chevillé au corps». Tout ça sent la croisée...

Le hic, c'est que seulement une soixantaine de jeunes étaient présents pour écouter Marine Le Pen. Interrogée sur cet effectif réduit, elle a répondu qu'il s'agissait des «cadres» du mouvement, et non des militants dans leur ensemble. Mais qui a assisté un jour à un congrès du FN sait en réalité que les cheveux gris et bancs y sont largement majoritaires. (Map)

## LA MORT AU BOUT DU SOMMEIL

Malgré la loi qui fixe les conditions de l'euthanasie en Belgique, des zones d'ombre subsistent. En septembre dernier, l'hebdomadaire néerlandophone *Humo* écrivait ainsi que nombre de patients sont «sédatisés» jusqu'au décès, sans qu'eux-mêmes et leur famille en soient avertis.

Dans cet article, il était précisé question du père d'un médecin, Lieve Vande Putte.

Le patient a souffert de démence avant de décider d'un cocktail de morphine, Halbol et Domikrum. Aucun membre du service où se trouvait le père de Lieve Vande Putte n'a averti la famille que ce traitement conduirait à la mort.

L'agence Belga s'est fait expliquer cette pratique par le professeur Wim Distel-mans de la VUB. Selon lui, l'expression «sédation palliative» est souvent utilisée de manière impropre dans le secteur des soins de santé. «On laisse le malade dormir car sa douleur est insupportable. On commence par administrer des sédatifs, sans que le patient ou la famille le sache ou le choisisse. Si cela dure trop longtemps, les doses sont augmentées dans l'espoir que le patient décède. Ce n'est plus de la sédation mais un acte qui met fin à la vie. Ce n'est pas non plus de l'euthanasie car celle-ci intervient à la demande du patient». Tout est dans la nuance.

Pour le professeur Distelmans, ce genre de choses se produit régulièrement. «On choisit souvent la sédation par-dessus la tête du patient et de la famille. Les médecins réfléchissent encore trop de manière paternaliste au lieu de respecter le patient et la famille». (Map)



© Mykailshoff/Fotolia.com

# Back to Tottenham

PASCAL MARTIN

EN AOÛT DERNIER, LES ÉMEUTES ONT EMBRASÉ LONDRES ET PLUSIEURS VILLES ANGLAISES. LES RAISONS DE CETTE VIOLENCE RESTENT MAL CONNUES. ET SON APPROCHE POLITIQUE SANS ÉQUIVOQUE.

Les violences qui ont secoué l'Angleterre en août dernier ont fait l'objet d'interprétations souvent différentes. La presse française sert parfaitement ce constat : «*Le schéma de ces émeutes est classique*» pour le criminologue Alain Bauer qui s'exprimait alors dans

Le Figaro : «*Une émeute est toujours imprévisible*», jugéait au contraire le sociologue Didier Lapeyronnie dans

Le Parisien. Concernant la nature du mal, le chercheur français Fabien Jobard déclarait dans Libération que ces émeutes sont «des mouvements sociaux autant qu'éthniques». Sur France

Info, John Henley, un expert correspondant à Paris du Guardian, estimait pour sa part qu'il existe «de vrais par-

rales» entre les émeutes françaises de 2005 et la révolte urbaine qui a embrasé Tottenham avant de gagner d'autres villes anglaises. Émeutiers français et anglais «ont une revendication commune», concluait le journaliste.

Ce dernier avis fut largement partagé. Le criminologue Alain Bauer commentait ainsi : «*À Tottenham, présentée à l'origine comme un modèle d'aménagement urbain avant de s'enfoncer dans un processus de ghettoïsation, la marmite est sur le point d'exploser. Ghettoïsation et paupérisation sont les deux mamelles des émeutes urbaines. On retrouve les caractéristiques des violences qui ont touché l'Hexagone à l'automne 2005*»<sup>1</sup>.

À posteriori, ce raisonnement apparaît un peu court. Car on a appris depuis que le caractère ethnique des émeutes a rapidement été appliqué —ou concurrencé ?— par le besoin de toute une population d'en découdre avec l'ordre

établi et de se servir au passage à coups de pillages. C'est ainsi que l'on a croisé dans le sillage des émeutiers de Tottenham des adolescents issus de la bourgeoisie, masqués et armés eux aussi de battes de base-ball.

Un effet d'aubaine ? Dans une société qui prône la réussite économique et la consommation à tout va, les émeutes ont pu en effet représenter l'occasion facile de s'approprier ce que seule une

mise en compétition de tous les instants permet à une minorité d'acquiescer. «L'enseignement a pour but principal de former les gens à être des agents de succès sur la place du marché, plutôt que des individus parfaitement réalistes

qui auront le souci de contribuer au bien des communautés, peuples et nations autour d'eux. Il semble que les perdants n'estiment rien avoir [sic] à perdre dans la destruction de ce que les gagnants ont gagné», pouvait-on lire l'été dernier dans une analyse parue sur un site répondant au nom de «Terre de compassion»<sup>2</sup>.

## Compassion ?

La compassion. Le mot est lâché. Les commentateurs y ont largement recouru lorsqu'ils ont établi l'équivalence misère = violence au début des émeutes. Mais une fois les troubles étendus à d'autres catégories de population, ces mêmes commentateurs ont eu fort à faire pour cadrer un phénomène qui, à l'exception d'un rapide détour par le Pays de Galles, s'est cantonné à la seule Angleterre. Car il n'a pas servi d'alibi à un regain des tensions en Irlande du Nord ou gangrené l'Écosse tel un cancer qui aurait révélé que, peu importe le lieu, le Royaume-Uni tout entier est pourri par ses pro-

blèmes sociaux et multiethniques. Et c'est ainsi que, faute d'explications claires, on a vu la presse jeter pêle-mêle une foule d'éléments censés expliquer les raisons de la colère. Parmi eux, le rôle de la police et de sa brutalité présumée dans les quartiers populaires et/ou multiethniques, l'échec de la société multiculturelle, le sentiment de «*no future*» qui étreint une partie de la jeunesse anglaise, les coupes sociales qui tendent à durcir une société déjà duale, le caractère foireux de la Big Society de David Cameron —qui entend redistribuer le pouvoir aux citoyens— etc.

Le gouvernement conservateur, lui, a tranché. Sans sembler se nuancer. À l'entendre, tout est la faute des émeutiers. Selon David Cameron, les émeutes n'ont rien à voir avec des

problèmes de «*race ou de pauvreté*». Elles ne sont pas davantage le résultat des coupes budgétaires qui ont pourtant réduit les services aux populations les plus démunies. Pour le Premier ministre britannique, les troubles ont résulté d'une «*dégradation morale de la société*» dans laquelle les jeunes

«*ne connaissent plus la différence entre le bien et le mal*». Plus d'un millier de suspects sont ainsi passés devant les tribunaux : 66% étaient âgés de moins de 25 ans, 18% avaient entre 11 et 17 ans... Des peines sévères et de lourdes amendes ont été distribuées à la grosse louche. Des institutions policières spécialisées seront appelées à l'avenir à lutter contre le vandalisme. Quant au New Labour d'Ed Milliband, conscient du caractère impopulaire des émeutes, il s'est abstenu de trop critiquer les mesures prises.

Mais on y revient toujours : qu'en est-il des véritables germes de la violence née à Tottenham ? Et quel remède y apporter ? Cameron ne l'a pas dit. Pas plus qu'il ne s'est engagé à porter secours à la société multiculturelle qu'il estime pourtant en état d'échec, à la manière de ses homologues Letermie, Sarkozy et Merkel.

Il reste les hypothèses. Et si, au-delà des circonstances particulières qui ont mené aux émeutes d'août, la société anglaise était porteuse d'une violence bien à elle, tolérée comme un mal nécessaire ? Si l'on s'en tient

les causes des émeutes, une chose est claire : il y a des fissures, des problèmes, des failles au sein de la société anglaise, qui doivent être abordés», écrivait en août le Guardian<sup>3</sup>.

## En finir avec le laxisme

La violence est bien sûr partout et de toutes les époques. L'Allemagne et le nazisme, les goulags de l'ex-URSS, les bavures américaines en Afghanistan et en Irak, le terrorisme islamiste, la colonisation... ne sont que quelques-unes de ses manifestations les plus spectaculaires. Elle existe à l'état naturel et l'homme en est fatalement partie prenante. Certains penseurs jugent même qu'opposer l'état de droit à l'état de nature ne revient jamais qu'à ruser, à pervertir les rapports de forces, le droit ne protégeant le faible que là où il le faible et le fort ont le même intérêt. Il n'y a pas d'échappatoire.

«*On en est réduit à penser que la violence est inhérente à la nature et qu'il s'agit de la contrôler, de la contenir, de la limiter au plus juste (qui sera encore injuste). Finalement, la société la plus acceptable serait celle qui veillerait moins à se reproduire dans la sécurité qu'à se produire comme contestable, révisable*», peut-on lire dans une notice parue dans la première édition de l'Encyclopædia Universalis, celle de 1968<sup>4</sup>.

Après les révoltes françaises de 2005, l'Angleterre des émeutes d'août 2011 s'est muée à son tour en un laboratoire où l'on a pu observer une nouvelle forme de violence urbaine. Jusque-là ignorée : «*Quelle que soit la position qu'on prend pour expliquer*

Une notice où souffle le vent du changement qui a caractérisé cette époque. Mais ce vent est en train de tomber. La réponse politique aux événements d'août dernier le confirme. La représentation des émeutiers a tourné radicalement le dos à l'approche observée depuis une quarantaine d'années par le monde occidental à l'égard de ses enfants terribles. Une approche jugée «laxiste». Les conservateurs britanniques ont voulu montrer qu'ils contrôlent la situation, mais aussi que le temps de la compassion a vécu.

Cela suffira-t-il à éteindre le brasier de la violence urbaine qui couve un peu partout en Europe occidentale ? Dans une Histoire de la violence<sup>5</sup>, l'historien français Robert Muchembled a démontré la capacité «civilisatrice» de la ville à l'époque moderne. Le vivre ensemble a, selon lui, poussé l'autorité à édicter une foule de règles et à réprimer la violence pour mieux contrôler les hommes massés dans les grandes cités. Les villes en seraient devenues des lieux d'apaisement, de civilisation. Ce modèle n'a peut-être pas vécu. Mais une nouvelle donne sociale lui impose de se remettre en question. ■

3 The Guardian, 18 août 2011.  
4 Encyclopædia Universalis, édition de 1968, volume XX, Paris, 1978, p. 2021.  
5 Robert Muchembled, Une histoire de la violence, Paris, Éditions du Seuil, 2006, 512 p.



Pour David Cameron, les troubles ont résulté d'une «dégradation morale de la société».

© D. Jones / AFP



# Marché transatlantique : où sont les citoyens ?

JULIE PERNET

Cellule Europe et International



© SatelliteBeach/Fotolia.com

Omni institutionnel, le marché transatlantique entre l'Union européenne (UE) et les États-Unis fait peu parler de lui. Et pour cause : négocié à l'ombre de sommets internationaux, perdu dans les arcanes de la procédure de codécision européenne et peu relayé par les médias, il ne parvient pas à dépasser le cercle institutionnel européen. Pourtant, l'impact du marché transatlantique sur la vie des citoyens de l'UE est bien réel.

L'idée d'un partenariat renforcé entre les États-Unis et l'Union européenne n'est pas nouvelle. Dès la chute du Mur de Berlin, la déclaration transatlantique de 1990 et le «nouvel agenda transatlantique» de 1995 ont ouvert la voie à un renforcement des relations entre les deux continents. Néanmoins, depuis les années 2000, et notamment depuis le 11 septembre 2001, les négociations se sont accélérées et ont progressivement mis en place deux principaux champs de partenariat : une zone de libre-échange économique et une coopération renforcée en matière de lutte contre le terrorisme. Si le principe peut sembler louable, les conditions de réalisation d'un tel projet le sont nettement moins.

## Un accès privilégié pour les multinationales

Suppression des entraves aux échanges dans le secteur de l'in-

dustrie, libéralisation des capitaux, flexibilité du droit du travail et défense de la propriété intellectuelle : de manière prévisible, les représentants des multinationales américaines et européennes qui bénéficient d'un accès privilégié aux négociateurs politiques. L'inégalité des forces représentées, la participation, certes croissante mais bien tardive, des législateurs du Congrès et du Parlement européen et la confidentialité de la prise de décision expliquent certainement le silence assourdissant réservé à ce projet aux niveaux belge et européen.

## Protection des droits fondamentaux vs impératif de sécurité publique

L'autre volet important du partenariat transatlantique, lui aussi réservé aux initiés, concerne la justice et la lutte contre le terrorisme. Concrètement, cette coopération s'est récemment matérialisée par la négociation des accords «Terrorist Finance Tracking Program» dit «TFTP» et «Passengers Name Record» dit «PNR» qui prévoient le transfert de certaines données personnelles des citoyens européens aux autorités publiques américaines. Le premier, adopté en juin 2010, vise ainsi à légaliser une pratique clandestine du Trésor américain consistant à collecter les données bancaires des Européens auprès du réseau de la coopérative

bancaire SWIFT. L'accord PNR USA-UE impose quant à lui aux transporteurs aériens assurant un service à destination ou au départ des États-Unis de communiquer les données «passagers» stockées dans leur système de réservation au gouvernement américain. Pour le moment, l'accord est bloqué par le Parlement européen qui exige une réciprocité dans ces transferts de données et de meilleures garanties en matière de protection. Néanmoins, le système fonctionne sur la base de l'application provisoire de l'accord signé en 2007.

Loin de faire l'unanimité, ces dispositifs posent de sérieux problèmes tant dans leur principe que dans leur application. Premièrement, pour justifier l'envoi de ces données personnelles, les deux parties ne parlent plus aujourd'hui de coopération judiciaire classique mais bien de lutte contre le terrorisme. Cela conduit l'Union européenne à envoyer des «paquets» de données de manière préventive aux États-Unis, sans réelle sélection préalable. Les compagnies aériennes européennes transmettent aussi bien la date de réservation du billet et l'itinéraire de voyage que l'origine raciale et ethnique du passager, ainsi que son orientation sexuelle et ses convictions religieuses ou philosophiques (même s'il est spécifié dans l'accord de 2007 que ces données dites «sensibles» ne seront pas utilisées par le gouvernement américain). Au niveau des données bancaires, le premier rapport d'évaluation du système SWIFT réalisé en mars 2011 par l'autorité de contrôle d'Europol critique également la propension des États-Unis à formuler des demandes générales et abstraites. Même s'il est habilité à contrôler la nécessité et la proportionnalité de tels transferts, Europol reconnaît lui-même ne pas pouvoir faire ce travail préalable face aux pressions américaines.

Ensuite, la législation américaine sous laquelle tombent ces données personnelles une fois transférées n'offre pas un régime de protection satisfaisant. À titre d'exemple, il n'existe aucune autorité indépendante chargée du contrôle de l'uti-

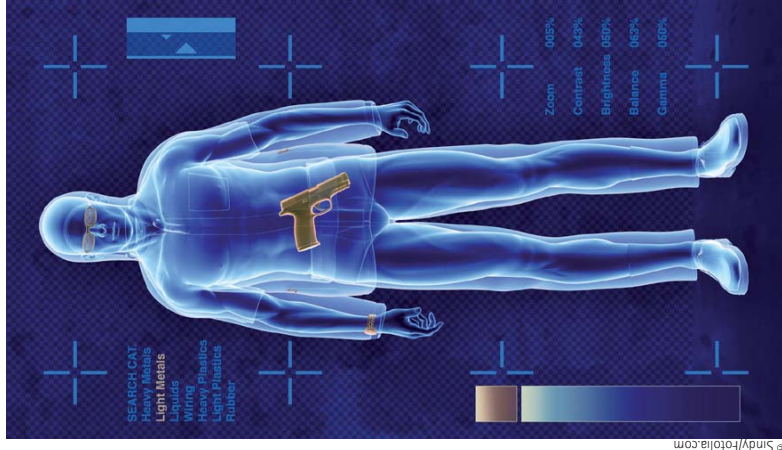
lisation de ces données ni aucun recours pour les citoyens européens devant une juridiction américaine en cas d'utilisation abusive. La situation est d'autant plus préoccupante que les États-Unis ont reconduit en mai 2011 la loi antiterroriste *Patriot Act* jusqu'en 2015, prolongeant ainsi une législation particulièrement flexible en matière de protection des droits fondamentaux.

Malgré un débat animé au Parlement européen, l'implication active de certains députés (essentiellement socialistes et libéraux) et l'action de quelques organisations (plateforme no-transat.be par exemple), le débat sur la protection des données personnelles a relativement peu touché le grand public. Cette confidentialité est d'autant

plus dommageable que les pressions constantes des États-Unis sur la marche actuelle des négociations PNR font craindre de nouveaux compromis sur la protection des données dans le cadre de ces transferts. Afin d'éviter les lenteurs du processus décisionnel communautaire, les États-Unis ont en effet décidé de passer en force pour accéder aux données des citoyens européens. Depuis le 11 septembre 2001, la loi américaine oblige ainsi les compagnies aériennes étrangères à communiquer les données relatives à leurs passagers, sous peine de sanctions financières et d'interdiction d'atterrissage sur le territoire américain. Depuis 2008, les États-Unis contournent également l'UE en négociant directement un accès aux bases de données de certains États membres (Estonie, Lettonie, Hongrie, Lituanie, Slovaquie, Malte) en échange de facilitations de visas pour leurs ressortissants. Les risques de ce jeu bilatéral sont énormes : non seulement ils mettent l'UE en porte-à-faux dans le processus de négociation entamé avec les États-Unis mais surtout, ils prévoient un accès plus libre et plus large aux bases de données que celui mis en place dans l'accord négocié au niveau européen. Face à de telles pressions et en l'absence d'une influence médiatique et citoyenne réelle, il est à craindre que le Parlement européen

revie ses exigences à la baisse et que les garanties en matière de protection des données ne soient, comme pour SWIFT, encore sacrifiées dans l'urgence.

Que ce soit en termes économiques ou en matière de lutte contre le terrorisme, le marché transatlantique qui se construit entre l'Union européenne et les États-Unis ne semble pas conduire à une harmonisation proportionnée des législations américaines et européennes. Il illustre plutôt la propension des décideurs européens à jouer le jeu unilatéral des États-Unis dans lequel l'UE teste peut-être sa crédibilité, mais dont la valeur ajoutée pour les citoyens européens reste à prouver. ■



Contre le terrorisme, des scanners mais aussi des échanges de données sur les passagers.

© Sindy/Fotolia.com

L'ENTRETIEN DE JEAN SLOOVER AVEC DIMITRI VERDONCK

# Djibouti, cet «immense gâchis»...

LE CARACTÈRE UNIVERSEL DES DROITS DE L'HOMME EST UN CONCEPT CENTRAL EN OCCIDENT. CERTAINS DE SES DIRIGEANTS LES OUBLIENT POURTANT VOLONTIERS LORSQUE DES INTÉRÊTS SONT EN JEU...



Dimitri Verdonck.

Djibouti : moins d'un million d'habitants à la charnière de la mer Rouge et de l'océan Indien. En avril dernier, ce petit pays de la Corne de l'Afrique réélit son président, Ismaël Omar Guelleh, pour la troisième fois consécutive : au pouvoir depuis 1999, l'homme fort a pu brigner ce nouveau mandat grâce à une révision constitutionnelle votée récemment par un parlement entièrement acquis à sa cause... Attention danger ! ACP, l'association Cultures & Progrès, une ASBL belge au service des populations des pays d'Afrique, des Arabes et du Pacifique, s'est, à cette occasion, penchée sur la situation des droits de l'homme dans l'ancien Territoire des Aléas et des Issas<sup>1</sup>. Le point avec le président d'ACP...

**Espace de Libertés** : Dimitri Verdonck, pourquoi cet intérêt singulier pour la situation des droits de l'homme dans la République de Djibouti ? N'y a-t-il pas, en Afrique, des régions géographiquement plus vastes et démographiquement plus importantes où le respect des droits de l'homme devrait en priorité faire l'objet d'une évaluation ?

**Dimitri Verdonck** : Il y a plusieurs raisons à cette attention qu'ACP a d'emblée portée à Djibouti. Un, nous sommes en Europe, de ressortissants de ce pays et, plus généralement, de la Corne des États de l'Union européenne, les demandes d'asile d'exilés djiboutiens augmentent ; à Djibouti, chaque famille compte au moins un de ses membres dans ce cas. La diaspora djiboutienne

droits de l'homme sur place ont été incarcérés pour la énième fois. Il y a eu des tortures. Par ailleurs, la liberté de la presse est nulle : il n'existe, à Djibouti, qu'un seul journal, le journal officiel, et qu'une seule chaîne de télévision, bien entendu contrôlée par le pouvoir. Les droits civils, les libertés fondamentales sont bafoués. Le droit au logement, le droit à la santé sont inexistant. L'Unicef a constaté que, dans les campagnes, les enfants sans-abri sont majoritaires. Le sida, aussi, fait des ravages et les fonds d'aide aux victimes de la maladie sont détournés par les membres du gouvernement. Lorsqu'ils sont diplômés, les Djiboutiens, en particulier les universitaires, ne trouvent pas d'emploi équivalent à leur formation : les postes sont occupés par des partisans du président etc. Comme dit l'écrivain djiboutien Abdourahman Wabent : «*La situation de mon pays ressemble à un immense gâchis*»...

À quoi cette situation est-elle due ?

Le régime est autocratique. En 1977, lors de la décolonisation, les Français se sont appuyés sur les plus forts, sur quelques grandes familles et certains responsables ethniques pour conserver leur pouvoir au mieux. Les choses n'ont guère changé depuis : l'actuel président, Ismaël Omar Guelleh, est le neveu du précédent arrivé au pouvoir après le «départ» de la France... Issu des services secrets, Guelleh a une vision ultrasécuritaire de l'exercice du pouvoir : dans chaque famille, chaque rue et chaque quartier, des collaborateurs du régime surveillent les gens, consignent et rapportent ce qu'ils font, ce qu'ils disent etc. C'est très comparable au régime de Ben Ali, l'ancien président tunisien récemment destitué. Mais à Djibouti, petit pays, l'oppression s'exerce facilement. Le travail de l'opposition est donc rendu très difficile. A cela s'ajoute la responsabilité des partenaires internationaux de la République djiboutienne, en particulier des Européens. A propos de l'Europe et de Catherine Ashton, haute représentante de l'Union pour les affaires étrangères et la politique de sécurité, Alain Hutchinson, l'ancien président de la mission d'enquête du Parlement européen dans la Corne de l'Afrique, parle carrément de «double langage»...

## Vision sécuritaire et double langage

Qu'avez-vous constaté ?

À l'occasion des élections présidentielles d'avril, plusieurs centaines d'opposants politiques ont été arrêtés. Non seulement des militants de partis d'opposition, mais aussi de simples citoyens. Les défenseurs des

## Opération Atalanta

Vous avez évoqué les considérations géopolitiques et stratégiques qui motivent cette attitude passive des grandes puissances. La piraterie dans le détroit de Bab el-Mandeb joue-t-elle également ?

Oui, tout à fait. Depuis décembre 2008, l'Union européenne a lancé une vaste opération antipiraterie dénommée *Atalanta* et à laquelle participe la Belgique avec un ou deux bâtiments. Son objectif est de sécuriser les voies maritimes et d'apporter assistance et secours aux navires marchands en danger dans la région. C'est la première fois que l'Union mène une opération navale de cette ampleur. Cette situation joue évidemment en faveur du président Guelleh : *Atalanta* a besoin de Djibouti et sert de monnaie d'échange au régime...

Le président de la Ligue djiboutienne des droits de l'homme, Jean-Paul

Noël Abdi, dit dans l'ouvrage que vous avez dirigé que «*le seul langage que la dictature comprend est celui des armes à feu*». Mais un peu plus loin, il déclare : «*Les jeunes commencent à se demander s'ils ne vont pas prendre les armes*». Et il ajoute : «*Cela est très très inquiétant*». N'est-ce pas paradoxal ? La révolution libyenne n'a-t-elle pas montré qu'il n'y a parfois pas d'autre option que celle de substituer «*la critique des armes aux armes de la critique*» comme disait Marx ?

La branche armée du Front pour la restauration de l'unité et de la démocratie, le «FRUD armé» —Mohamed Kadamy, son président, est lui aussi en exil à Paris—, mène une guérilla dans le nord du pays. Mais, sans moyens, en dépit d'un indéfectible soutien populaire, le FRUD armé, situé à l'extrême gauche, n'est actuellement pas en mesure de menacer le régime en place. De son côté, même si son score n'a cette fois-ci pas été stalinien —on passe de 99% en 2005 à 80% en 2011—, le président de Djibouti est sorti renforcé des élections ; l'opposition est réfugiée à l'étranger et n'a pas de leader sur place : la pression, l'oppression sont gigantesques et cela sans la moindre réprimande de Communauté internationale, etc. Depuis les élections, la chape de plomb

est donc retombée sur la société djiboutienne : chacun, même les jeunes diplômés, affirme désormais que tout va bien alors que la situation personnelle du plus grand nombre est profondément catastrophique. Non, Libye ou pas, la peur est immense et générale. Les jeunes, pour l'heure, n'ont aucun espoir.

## Vers des sanctions ?

Daher Ahmed Farah, le président du Mouvement pour le renouvellement démocratique et le développement (MRD) et membre fondateur de l'Union pour l'alternance démocratique (UAD) considère que les démocrates doivent encourager d'urgence la dynamique populaire à l'œuvre à Djibouti. Voyez-vous, percevez-vous des signes positifs allant dans ce sens ?

En *off*, les représentants européens disent partager nos constats, nos analyses, notre vision, nos propositions. À l'heure actuelle, l'Union renforce sa présence sur place par l'envoi d'une délégation qui a rang d'ambassade : il faut absolument, selon eux, faire évoluer la situation, changer d'attitude. Néanmoins, sur le terrain, les envoyés européens n'ont pratiquement aucun contact avec les vrais opposants. Ils ne les consultent pas et, de surcroît, continuent de soutenir des ONG «gouvernementales» proches de la famille d'Ismaël Omar Guelleh...

Louis Michel estime malgré tout que le dialogue politique n'aboutit pas, l'Europe pourrait prendre des sanc-

tions et suspendre l'aide aux autorités djiboutiennes ?

Louis Michel n'est plus Commissaire européen au développement et à l'aide humanitaire...

Un des buts du livre est de confronter les points de vue afin d'envisager concrètement des solutions possibles pour que la situation s'améliore. Quelles pourraient être certaines de ces solutions ?

Elles sont multiples : faire enfin émerger et renforcer un dialogue politique entre l'Union européenne et Djibouti, poser de réelles exigences en matière de respect des droits de l'homme dans le cadre d'opérations doman-don-nant, soutenir la société civile, nouer des relations avec la jeunesse et tous ceux qui en ont besoin, soutenir la presse indépendante, notamment en formant ses journalistes, etc.

ACP va-t-elle évaluer prochainement le respect des droits de l'homme dans d'autres pays ?

Notre ambition est de le faire pour chacun des pays de l'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique et ce, en publiant chaque fois un rapport à l'occasion d'un rendez-vous électoral important. À ce titre, nous deux prochains ouvrages concerneront successivement la République démocratique du Congo où auront lieu des présidentielles en novembre prochain et le Sénégal qui élira son président en février 2012. ■



Droits civils et libertés bafoués, misère, fonds d'aide détournés... Djibouti est un État à la fois symbolique et stratégique.

Abdourazak Ali/AFIP



LE COMITÉ CONSULTATIF DE BIOÉTHIQUE DE BELGIQUE

# Quinze ans de défis assumés

JEANINE ANNE STIENNON

Professeur émérite - Académie universitaire Wallonie-Bruxelles  
Membre et ancienne présidente du Comité consultatif de bioéthique

LE 12 OCTOBRE PROCHAIN, LE COMITÉ CONSULTATIF DE BIOÉTHIQUE DE BELGIQUE FÊTERA LE QUINZIÈME ANNIVERSAIRE DE SON EXISTENCE.

## 1<sup>er</sup> défi : sa constitution

Le Comité fut fondé formellement le 15 janvier 1993, par un accord de coopération entre le Gouvernement fédéral, la Communauté française, la Communauté flamande, la Communauté germanophone et la Commission conjointe pour les affaires communautaires. Toutefois, il n'est entré effectivement en fonction qu'en janvier 1996 !

- Informer le public et les autorités à propos des questions précitées.

## 2<sup>e</sup> défi : sa structure

Dès le départ, le Comité fut constitué de façon pluridisciplinaire et pluraliste. Sa composition reflète une représentation équilibrée des mouvements idéologiques et philosophiques, des genres, des spécialités professionnelles et sur le plan linguistique, d'un nombre égal de néerlandophones et francophones, ces derniers incluant deux membres germanophones. Les mandats ont une durée de quatre ans et le choix des membres par les autorités tient compte d'un équilibre global à réaliser entre toutes les catégories. Il est à souligner que les membres agissent à titre individuel et n'ont nul compte à rendre aux institutions ou groupements qui les ont présentés.

## 3<sup>e</sup> défi : son fonctionnement

Règle du non-consensus, une originalité du Comité belge

Le très réel pluralisme du Comité et la liberté dont jouissent ses membres sont garantis dans son règlement d'ordre intérieur, qui précise que les avis reprennent les différents points de vue exprimés et les arguments qui les fondent. Le fonctionnement du Comité a fait l'objet d'une analyse pertinente par le philosophe G. Hottois, membre dudit comité<sup>1</sup>.

Dès le début de ses activités, en 1996, le Comité a considéré qu'il n'avait pas mandat pour élaborer des compromis entre les différents points de vue

exprimés par ses membres, reflétant ainsi la grande diversité de la société belge. Sa fonction consultative le place à côté des instances politiques qui, elles, sont démocratiquement mandatées par la légitimité électorale et peuvent dès lors élaborer des compromis et des réglementations en matière de bioéthique.

L'avis pluriel ainsi élaboré reprend les diverses positions émises par les membres avec leurs réserves, nuances et objections, et exprime donc les dissensus qui peuvent exister au sein de la société belge. Le texte final ne fait jamais l'objet d'un vote majorité/opposition mais d'un consensus sur la diversité des opinions. De tels avis pluriels avec des dissensus argumentés sont destinés à éclairer les autorités en rappelant la distinction entre positions éthiques, décisions politiques et expressions juridiques.

## 4<sup>e</sup> défi : la multiplicité des avis

Cinquante avis ont été émis entre 1997 et 2011. La liste de ces avis et leurs textes détaillés peuvent être consultés sur le site du Comité<sup>2</sup>.

Les demandes d'avis, ou «saisines», émanent du monde politique et de comités d'éthique hospitaliers, de recherche et d'universités. Certains avis sont des «auto-saisines» du Comité. Les sujets sont très variés, du plus médical et technique jusqu'au plus spéculatif en passant par des textes à portée juridique. Certaines demandes ont aussi été reformulées par extension, limitation ou requalification de la question posée. Le délai de réponse est parfois long et le Comité a refusé de travailler dans l'urgence.

De manière non exhaustive, les avis traitent des problématiques de fin de vie, d'euthanasie, de début de vie, de recherche sur l'embryon et de procréation médicalement assistée, d'expérimentation sur la personne humaine, d'accès aux soins de santé, de prélèvements d'organes, de tests génétiques, des modifications géniques germinales et somatiques, de l'eugénisme, de la transsexualité, de l'exception thérapeutique, de l'évolution des recherches en sciences humaines, du consentement éclairé, des codes de DNR ou NTR (ne pas réanimé), de biobanques...

Dans la mesure où le Comité rend ses avis suivant la méthode plurielle du dissensus-consensus, il est intéressant d'observer qu'un quart des avis furent rendus de façon unanime ou quasi-unanime; ils portaient essentiellement sur les aspects scientifiques et techniques sur base de quelques grands principes de bioéthique et de droits humains fondamentaux, largement partagés en Europe occidentale.

Les avis relatifs à la fin de vie ou à la recherche sur l'embryon furent largement dissensus, même si des éléments de convergences se sont manifestés sur certains points.

Ceci étant, la majorité des avis comportent des accords sur certains points et des divergences sur d'autres.

## Un impact sur la législation biomédicale fédérale

Le Comité a indéniablement eu une influence sur toutes les lois biomédicales majeures qui ont été élaborées et adoptées depuis sa création. Ses avis ont été pris en considération dans l'élaboration de la loi du 3 mai 2002 relative à l'euthanasie, de la loi du 2 août 2002 sur les droits du patient, de la loi du 11 mai 2003 relative à la recherche sur l'embryon in vitro, de la loi du 6 juillet 2007 relative à la procréation médicalement assistée, de la loi du 19 décembre 2008 relative au matériel corporel humain et aux biobanques. Relevons qu'il n'est pas facile d'évaluer avec précision l'impact des avis sur d'autres législations, mais précisons que certaines ont confié des missions nouvelles au Comité. Il existe cependant des cas où le législateur s'est distancé d'un avis tandis qu'une série de suggestions concrètes

n'ont pas été prises en compte jusqu'à présent.

Une réflexion concernant l'impact des avis du Comité sur les législations fera l'objet d'une présentation détaillée du Pr H. Nys lors de la célébration du 15<sup>e</sup> anniversaire, à la mi-octobre.

## 5<sup>e</sup> défi : sa mission d'information

La seconde mission du Comité, et non la moindre, est d'informer le public et les autorités politiques. Au cours des quinze années écoulées, plusieurs axes de communication ont été créés et développés à l'intention du public, à savoir l'édition d'un périodique *Bioethica*, un site internet qui offre toutes les informations concernant le Comité, ses avis, ses rapports annuels... ainsi qu'un centre de documentation.

Enfin, et ceci est à nos yeux d'une importance capitale, le Comité a organisé des conférences bisannuelles destinées au grand public et aux écoles. Ces conférences, notamment par la participation active des jeunes générations, ont été riches en échanges et informations indispensables pour la poursuite d'une réflexion éthique proche du citoyen et tournée vers l'avenir.

Les conférences, toutes publiées, ont traité des sujets suivants : «L'embryon in vitro» (1997), «Hérédité : tests génétiques et société» (1999), «Testaments de vie et autres directives anticipées» (2001), «Enjeux éthiques de l'accès aux soins de santé» (2003), «Comités d'éthique locaux et pratique médicale» (2005), «Tous dopés ? Éthique de la médecine d'amélioration» (2007), «Mauvaise impression. La presse vaticane dénonce une offensive anticléricale et affirme que l'on veut taxer la charité. Un député radical propose, lui, un amendement à la loi de finances qui supprimerait les privilèges fiscaux de l'Église. Mais ce n'est pas la première fois et, quelle que soit la majorité en place, ils ont toujours été repoussés. Le lobby politique du Vatican est puissant et transversal. Ses soutiens ont essaimé de la droite à la gauche en passant par toutes les variantes du centre. La démocratie chrétienne a disparu il y a près de vingt ans mais elle n'a sans doute jamais aussi influent : aujourd'hui, ses héritiers et elle sont présents dans quasi tous les partis ! «*Le Vatican, combien de divisions ?*», demandait en son temps Staline. Bien plus que ne le pensait le Petit Père des Peuples. ■

À l'occasion du 15<sup>e</sup> anniversaire, le thème «Bilan et perspectives» en matière de bioéthique, sera abordé par les membres du Comité, auxquels se joindront deux experts étrangers. Le public sera un acteur majeur de cet événement : il fournira en direct sa perception au cours d'une discussion interactive et livrera ses réflexions spontanées au travers d'une suite d'interviews filmées. ■

# Italie : la sainte évasion (fiscale)

Petite devinette digne d'un jeu télévisé berlusconien : «Qui est le plus gros propriétaire immobilier au monde ?» Ne cherchez pas parmi les plus grandes entreprises multinationales ou les fortunes les plus connues. La réponse est surprenante : c'est tout simplement l'Église catholique et romaine. Il n'y a certes pas de cadastre officiel et le Vatican est d'une discrétion absolue à ce sujet. Mais plusieurs enquêtes de journalistes et de parlementaires italiens — la dernière en date est celle de l'hebdomadaire *L'Espresso* — ont bien confirmé : le patrimoine immobilier italien de l'Église est le plus grand du monde. Il est estimé au chiffre astronomique d'un milliard de m<sup>2</sup> pour une valeur qui serait de l'ordre d'un milliard 200 millions d'euro. En dehors des églises et des lieux de culte, cela représente des milliers de bâtiments répartis entre des centaines d'ordres religieux, de confraternités, de chapitres et autres sociétés pieuses. Tout cela rien qu'en Italie. Mais il y a plus. Sous le titre «*La Santa Evasione*» — la sainte évasion —, l'hebdomadaire met en cause les innombrables avantages financiers et fiscaux dont l'Église bénéficie de la part de l'État italien. Et en particulier l'exemption fiscale sur son patrimoine immobilier : les immeubles de l'Église à usage non commercial ne sont pas soumis à la taxe communale, l'équivalent de la taxe foncière. Ce qui, selon les sources, représentent entre 500 millions et plusieurs milliards d'euros de manque à gagner pour les entités locales. Au moment où la politique d'austérité du gouvernement Berlusconi veut imposer de gros sacrifices à la population et précisément aux communes, cela fait plutôt mauvaise impression. La presse vaticane dénonce une offensive anticléricale et affirme que l'on veut taxer la charité. Un député radical propose, lui, un amendement à la loi de finances qui supprimerait les privilèges fiscaux de l'Église. Mais ce n'est pas la première fois et, quelle que soit la majorité en place, ils ont toujours été repoussés. Le lobby politique du Vatican est puissant et transversal. Ses soutiens ont essaimé de la droite à la gauche en passant par toutes les variantes du centre. La démocratie chrétienne a disparu il y a près de vingt ans mais elle n'a sans doute jamais aussi influent : aujourd'hui, ses héritiers et elle sont présents dans quasi tous les partis ! «*Le Vatican, combien de divisions ?*», demandait en son temps Staline. Bien plus que ne le pensait le Petit Père des Peuples. ■

Hugues Le Paige

Avec l'aimable autorisation de l'auteur, chronique parue sur son blog-notes le 1<sup>er</sup> septembre : <http://blogs.politiques.ueu.org/-Le-paige-notes-d-Hugues-Le-Paige>

## ON EN RESTERA LACAN MÊME

MICHEL GRODENT

Maeterlinck cent ans après, Lacan trente ans après : notre vie culturelle n'est plus qu'un interminable anniversaire. Oh ! vétérans que nous sommes : nous vivons dans une société où, sur nos gâteaux débordant de crème, jamais les bougies ne s'éteignent. Nous ne pensons plus, nous commémorons. Une célébration, il est vrai, tient en quelques formules faciles à retenir qui peuvent servir d'amuses-bouche au cours d'un repas mondain.

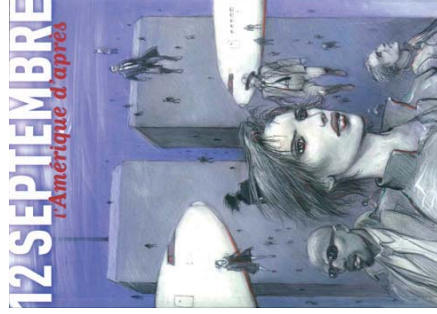
De ce point de vue, Lacan offre plus de ressources que Maeterlinck. Imaginez-vous débattant un morceau des *Serres chaudes* à l'heure du dessert : vous risquez d'être mal accueilli, d'être pris pour un snob ringard. En revanche, décryptez, entre la poire et le fromage, que *la femme n'existe pas*. Pour peu qu'elle sacrifie un tantinet à cette très vieille chose qu'on nomme « le féminisme », vous ne manquerez pas d'allumer dans l'œil de votre jolie voisine des éclairs de colère susceptibles de mettre un peu d'ambiance. Et si, méchant comme vous êtes, vous voulez la mener au comble de l'indignation, susurrez-lui à l'oreille que de toute façon « il n'y a pas de rapport *scabreux* » : alors là, vous la verrez bondir, prête à vous écorcher vif.

Lacan, je le concède, a d'autres utilités que l'égaiement d'une petite bouffe entre copains comme cochons. Je suis heureux que les Éditions de la Différence – voyez leur site – mobilisent l'un de ses bons mots pour marquer précisément toute leur différence : « *C'est à son anti-intellectualisme que, assurément, on reconnaît une crapule.* » Voilà bien une de ces phrases pétantes de santé dont nous avons besoin à l'heure où nos médias, baissant leur culotte devant la comédie, se laissent complaisamment diriger par une affreuse prétraile populiste.

Vous allez me dire : c'était quoi, c'était quoi, politiquement, ce Lacan dont vous nous abreuvez ? Pas simple de répondre en quelques lignes. Je préfère me réfugier derrière une spécialiste, Elisabeth Roudinesco<sup>1</sup> qui parle de lui comme d'un conservateur éclairé. Le champion d'un freudisme voué à servir de « *rem-parti avant aux tentatives d'abolir la famille qu'à la volonté de restaurer la figure autoritaire d'une cheffière de mascarade.* » Ni communiste, ni fasciste : pas si évident que ça ! ■

<sup>1</sup> Elisabeth Roudinesco, *Lacan ouverts et contre tout*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, 181 p.

Un peu saturé par les images du 11 septembre, une décennie plus tard, mais toujours totalement ébranlé, chacun à pu, à juste titre, se demander ce qu'il adviendrait de l'après... le plus que l'ameux 12 septembre, une nouvelle ère en quelque sorte, celle des incertitudes, des angoisses, des peurs et des combats, des crises mais aussi



peut-être des espoirs. Comme on ne peut espérer que ce sur quoi on peut agir, quelques-uns ont pris le taureau par les cornes, comme cette vingtaine d'auteurs, illustrateurs, artistes, architectes pour répondre aux interrogations sur l'Amérique d'après. Publié par Caserman et Radio France, l'ouvrage *12 septembre, l'Amérique d'après* rassemble de beaux talents : Plantu, CharliÉlie, Enki Bilal, Art Spiegelman, Juli, Jean-Luc Hees, Russel Banks et tant d'autres, français, américains, qui dialoguent par-delà l'océan.

Commençons par la couverture de Bilal justement : des hommes et des femmes qui tombent – ou qui s'élèvent ? – le long des tours trans-

percées (telles des « virgules », racontait un témoin...), dans une espèce de sidération. Ensuite une magnifique mais sombre lettre à mon petit-fils du romancier Russell Banks : « *Petit-fils adoré, tu présentes une Amérique idéalisée, pluri raciale, pluri ethnique, pluri culturelle, qui n'existe pas encore tout fait.* » Et pourtant, « *les choses vont mal et je ne les vois pas s'améliorer durant les vingt années à venir, mais juste empirer.* »

Car le ton général est passablement pessimiste. L'Amérique est-elle toujours l'Amérique, continent des possibles ? New York est-elle toujours New York ? Un autre temps s'est ouvert et les plaies ne sont pas refermées. L'effondrement des Twin Towers, symboliques et arrogantes, a laissé un trou béant, même si un impressionnant mémorial s'y érige aujourd'hui.

Les dialogues se nouent entre auteurs et artistes, les textes, les lettres succèdent aux dessins, aux BD, aux photos. Pour réinventer une autre Amérique après les lâchetés de Bush et son invasion irakienne, pour réinventer d'autres perspectives avec l'élection d'Obama, pour réinventer une ville touchée au cœur mais dont la fabuleuse skyline reste une référence, ces dix-neuf regards passionnés aident aussi à ne pas céder au rejet, au repli, aux crispations. ■

M. M.

RIK WOUTERS À MALINES

## Plus comme avant

CHRISTIAN JADE

EN FLANDRE, ON CROIT À LA FORCE POLITIQUE DE LA CULTURE. VOILÀ POURQUOI ON INVESTIT, À ANVERS, DES DIZAINES DE MILLIONS POUR UN NOUVEAU MUSÉE SPECTACULAIRE, LE MAS\*. VOILÀ POURQUOI LE BOURGMESTRE DE MALINES, BART SOMERS, UTILISE LE PEINTRE RIK WOUTERS COMME ARGUMENT ÉLECTORAL.

Le message est clair : « *Rik Wouters is voor Mechelen wat Ensor voor Oostende is* » [Rik Wouters est à Malines ce qu'Ensor est à Ostende]. Peu importe qu'Ensor soit une gloire mondiale et Rik Wouters, un artiste attachant, une gloire nationale, dont la renommée internationale est (relativement) faible. Bart Somers a suscité deux expos successives. Cet été, au centre Lamot, les débuts, méconnus, de Rik à Malines. Cet automne, dans un lieu historique superbe, la Schepenhuis, ancien hôtel de ville, le musée des Beaux-Arts d'Anvers (KMSKA) – fermé jusqu'en 2017 – expose sa riche collection de Rik Wouters. Attention : rien à voir avec l'exposition « *historiques* » et panoramique de 2002, à Bozar. Mais un plaisir à voir : une collection privée, domniee au KMSKA, et à nous imprégner de ce personnage de roman, Rik Wouters.

Ce fils de fabricant de meubles a eu deux chances dans sa vie : sa vocation de peintre, entretenue par un grand amour, son modèle, Nel. Et après la misère, un début de gloire et de richesse grâce au galeriste bruxellois Georges Giroux. Et puis deux terribles malheurs : voir sa carrière prometteuse interrompue par la guerre 14-18, où le soldat est broyé par la machine militaire et la défaite. Et à peine rescapé, subir, en exil à Amsterdam, les attaques d'un cancer de la mâchoire, qui le rend borgne avant de l'emporter à 34 ans. Rik Wouters, né en 1882, mort en 1916, comment le situer ? Les historiens l'ont rangé dans plusieurs tiroirs : « *klaauwties brabançon* », expressionniste, impressionniste.



© Rik Wouters, *Autoportrait au bandeau noir*, 1915, KMSKA

■ Rik Wouters, *Autoportrait au bandeau noir*, 1915, KMSKA

\* Voir Espace de Libertés n°400/ septembre 2011

RIK WOUTERS. CHEFS-D'ŒUVRE  
Exposition jusqu'au 31 décembre 2011  
Schepenhuis, Malines

Cézanne « *l'unité des impressions* ». Rik Wouters a fait de Cézanne une version « *à la belge* », corrigée par Ensor, avec son goût des couleurs brillantes et spectaculaires. Mais il n'a oublié pas Renoir, comme le prouve la femme qui lit : l'influence de Renoir, oui, mais c'est un grand Wouters. » ■

### Entretien avec Herwig Todts

Espace de Libertés : Vous parlez de Cézanne, c'est frappant dans son *Autoportrait au bandeau noir* : aucun pathétique alors qu'il a perdu un œil dans une opération du cancer.

Même à cet instant, alors qu'il est condamné à mort, il ne travaille pas le « *sujet* », son drame intime, mais la forme et les couleurs. Une approche qui lui permet un portrait très sobre, presque « *réserve* ». Cet *autoportrait* est à placer dans une série d'*autoportraits* qui est un des clous de cette exposition et qui permet de voir l'évolution de son art.

Le musée des Beaux-Arts d'Anvers est fermé pour cause d'une grande restauration jusqu'en 2017-2018. Or on voit vos collections partout. Une tactique de visibilité bien organisée ?

De fait, notre musée sera fermé pendant six ou sept ans. Alors essayer, c'est survivre. D'abord à Anvers même. On a profité de l'ouverture, en mai, du MAS, pour y exposer nos chefs-d'œuvre anciens. Nos maîtres modernes sont exposés à la salle Rene Fabiola, près du Meir. A Liège, on expose notre « *Bruegel Land* » jusqu'à la fin de 2017 ! Lan dernier, on a prêté nos Ensor à l'Espace ING pour l'expo « *Ensor démasqué* » (NB : Herwig Todts est l'auteur du brillant catalogue de cette expo publié au Fonds Mercator). Et Ensor nous entraîne au Japon et bientôt aux États-Unis au musée Paul Getty. Mais revenons à Rik Wouters, le Malinois : même s'il a fait sa carrière à Bruxelles grâce au galeriste Georges Giroux, puis à Amsterdam, exilé par la guerre 14-18, il est normal que sa ville natale, Malines, le revendique et l'expose. ■



STONER DE JOHN WILLIAMS

# La détresse de l'humanité pour marque-page

SOPHIE CREUZ

LE RÉCIT SUBTIL ET RAFFINÉ D'UNE EXISTENCE GÂCHÉE PAR LA BÊTISE DU DESTIN.

Quel est le critère pour authentifier l'incontestable grandeur d'un livre ? Faut-il qu'il en frappant à notre porte, il offre et le beurre et la galette, ou au contraire qu'il résiste aux coups de semonce ? La parole de l'auteur doit-elle se faulter et nous susurrer à l'oreille ? Est-ce l'émotion ou la distance radicale, la convocation ou l'empathie, la musique familière ou le gouffre entr'aperçu sous les pieds du lecteur qui font dire soudain « Ah ! quel bon livre ! ». Ajoutez-y des héros exemplaires, un message élevé, des propos réconfortants et le tour est joué.

Stoner n'a rien de cela, c'est l'œuvre d'un auteur inconnu, qui ne cherche ni effet ni le coup d'éclat. Bien à l'image de son personnage qui préfère la sordine de l'archéologie des profondeurs, taiseux, bienveillant, peu démonstratif, sans autre dessein ni ambition que de servir plus grands que lui, Stoner a une totale absence de revanche sur la vie. John Williams, l'auteur, use d'une douce ironie pour conter cette destinée contrariée, pour tout dire complètement ratée. Et pourtant inoubliable. Stoner pourrait bien devenir un livre culte en même temps qu'un archétype littéraire, comme on le dit d'*Ulysse*, de *Candido* ou du *Roi Lear*, car au fond, à bien y regarder, il a un peu des trois.

Publié aux États-Unis en 1965, l'ouvrage connut un succès critique confidentiel avant de sombrer dans l'oubli et la désérence éditoriale, si Colum McCann, écrivain irlandais devenu new-yorkais, n'était tombé

dée à étouffer le professeur Stoner. Il enseigne des cours qu'on devine érudits et passionnés mais gauches et incompris. Jamais pourtant il n'élèvera la moindre plainte, accusant les vexations avec un stoïcisme exemplaire. Et là comme chez lui, il passe du cours magistral au débarras, sans que jamais ne faiblisse la lumière qui l'habite.

Né en 1891 dans le Midwest, il encaisse les deux guerres mondiales avec cette douleur tacite avec laquelle il accueille toute chose. Silencieuse mais ébranlée, pour ce gâchis d'une jeunesse sacrifiée. Il en verra une autre, saccagée consciencieusement sous ses yeux. L'intelligence éveillée, la tendre sensibilité de sa fille Grace seront laminées par l'acuité stérile et débordante de son épouse, qui après avoir raboté ses aspirations pour les réduire aux siennes, poursuit ses travaux de ter-rassement maternel.

John Williams qui fut professeur de poésie anglaise, spécialiste de la Renaissance, dans cette même université du Missouri (!), use d'un ton délicieux. Pas une once de cynisme dans le doux constat de la bêtise opiniâtre et desséchante, a contrario, il apporte miel et myrthe pour parfumer l'infériorité resignée de Stoner. Son double littéraire ? « Il lui arrivait de se laisser emporter par son sujet et de s'y perdre si intensément qu'il en oubliait ses doutes, ses faiblesses, qui il était et même les jeunes gens assis devant lui. [...] Cet amour de la littérature, de la langue, du verbe, tous ces grands mystères de l'esprit et du cœur d'une page [...] cette passion dont il s'était toujours défendu comme si elle était illicite et dangereuse, il commença à l'afficher, prudemment... » Se fourvoyait-il ? La vie n'était pas ce qu'il l'apercevait entre les lignes mais la vie, la vraie ou prétendue telle, s'entendit à lui marteler le contraire. Pourtant le désastre n'aura jamais raison de lui-même et « où qu'il fût, *quoiqu'il fût et aussi longtemps qu'il vécut, la détresse de l'humanité lui servit de marque-page* ». ■

sous son charme au point de racher toutes les exemplaires trouvées pour les offrir à ses amis. Lisant cela, Anna Gavaldà a eu envie à son tour de le découvrir, et y succomba au point d'en proposer une traduction. Le bandeau commercial stipule « lu, aimé et librement traduit » ce qui a de quoi effrayer. Sans pouvoir démentir où est le mérite, dans la trahison de la traduction fidèle, au final, le résultat est aussi subtil que délectable.

Sans doute est-il enfin temps d'en venir à l'histoire ? Pardonnez le préambule mais il y a si peu à en dire que vous pourriez penser, « ce n'est que cela » ? À 17 ans, William Stoner quitte la pauvre ferme de ses parents pour apprendre l'agronomie. Il est aussi sec, voûté et monté en graine que les épis de maïs de sa cambrousse natale, et si l'agronomie lui résiste en revanche, la littérature lui tombe dessus soudainement, radicalement qu'une pluie de sauterelles. Shakespeare et la poésie de la Renaissance vont illuminer l'obscur gourbi qui lui tient lieu de chambre. La beauté, la prosodie élisabéthaine, la richesse de la langue et du style vont bouleverser de l'intérieur le rythme de balancier mécanique, inéluctable de cette existence terne, faite de privations et d'humiliations. Aveuglé par cet espace littéraire qui s'ouvre en lui, il va voir en une pâlichonne beauté de Saint-Louis, la Béatrice de Dante, la Laure de Pétrarque et épouser cette ménagère frigide qui va, méthodiquement, ruiner sa vie. Elle sera, il est vrai, secondée dans sa tâche par une institution universitaire, déci-

## BRABANT WALLON

**Lundi 10/10 – 15h** «Éger sa vie, penser sa mort», goûter-information, suivi d'un débat par Francis Wayens. Organisés par le CAL du Brabant Wallon. Lieu : dans l'espace de l'exposition «A corps perdu, la mort en face», bibliothèque des sciences et technologie de l'UCL, place des Sciences 3, Louvain-la-Neuve. Réservations : 010 22 31 91 – calbw@laicite.be

**Lundi 10/10 – 19h30** «On lève son doigt d'abord», café philo Palabres de Nivelles. Organisé en collaboration avec le CAL du Brabant Wallon et la FAMIL de Nivelles. Lieu : Le Caveau, rue aux souris 1, Nivelles. Réservations : 067 21 66 74 – laurence.vdw@skynet.be – www.polephilo.be

**Mardi 11/10 – 14h** «Chacun sa mort: choix et dignité», atelier philo. Organisé par le CAL du Brabant Wallon. Lieu : dans l'espace de l'exposition «A corps perdu, la mort en face», bibliothèque des sciences et technologie de l'UCL, place des Sciences 3, Louvain-la-Neuve. Réservations : 010 22 31 91 – calbw@laicite.be

**Mardi 11/10 – 20h** «La place du mort, projection du documentaire de Tristan Bourlard suivi d'une conférence «La place du mort dans notre société» par Tristan Bourlard, Baudouin Declercq et Pierre-Joseph Laurent. Organisés par le CAL du Brabant Wallon. Lieu : auditorio des Sciences de l'UCL, place des Sciences 2, Louvain-la-Neuve. Réservations : 010 22 31 91 – calbw@laicite.be

**Vendredi 14/10 – 19h30** «Le catinam», film de Nanni Moretti. Organisé par le Ciné Philo Ottignies en collaboration avec le CAL du Brabant Wallon et la Maison de la laïcité Hyphatia d'Ottignies. Lieu : Maison Hyphatia, rue des 2 points 19, Ottignies. Réservations : 010 22 31 91 (Brice Droumart) – www.polephilo.be

**Lundi 17/10 – 20h** «Quelle morale hors du religieux ?», café philo Palabres d'Incourt. Organisé en collaboration avec le CAL du Brabant Wallon. L'ALPI et l'Extension de l'ULB, section Jodogne et environs. Lieu : Ferme de l'Ange, chaussée de Namur 73, Incourt. Réservations : 010 22 31 91 (Brice Droumart) – www.polephilo.be

**Mardi 18/10 – 20h** Café mortel, échanges de propos à bâtons rompus autour d'un verre. Une manière originale d'évoquer la mort, la sienne ou celle des autres, par Bernard Cretaz. Organisé par le CAL du Brabant Wallon. Lieu : Guinch Bar, l'averse d'Espe 12, Louvain-la-Neuve. Réservations : 010 22 31 91 – calbw@laicite.be

**Lundi 14/11 – 19h30** «Ne faut-il lever qu'en dormi ?», café philo Palabres. Organisé par le café philo Palabres de Nivelles. Lieu : Caveau, rue aux Souris 1, Nivelles. Réservations : 067 21 66 74 – www.polephilo.be

**Lundi 21/11 – 20h** «Violence, sous silence ?», café philo Palabres. Organisé par le café philo Palabres d'Incourt. Lieu : Ferme de l'Ange, chaussée de Namur 73, Incourt. Réservations : 010 22 31 91 – www.polephilo.be

## BRUXELLES

**Lundi 10/10 – 9h30** «Pour des présentations Powerpoint efficaces», formation par Laurence Jados (+18/11). Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations : 02 511 25 87 – www.leepe-enseignement.be

**Lundi 13/10 – 9h30** «Professionnels du monde socio-éducatif», formation par Caroline Rivière (+14/10, +28/10). Organisée par la LEEP. Lieu : rue de la Fontaine 2, 1000 Bruxelles. Réservations : 02 511 25 87 – www.leepe-enseignement.be

## Les Pompes Funèbres Générales de Belgique

S.A. Tielemans

Maison fondée en 1875

spécialisée dans l'organisation de

## funéraires civiles

## de toutes classes et crémation

Chaussée d'Alsemberg 19  
1060 Bruxelles  
Tél. 02 537 05 64

Direction :

Michèle et Jacques Delrieu-Rautier

**Lundi 17/10 – 9h30** «Lecture rapide et efficace», formation par Bernard Deque (+18/10). Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations : 02 511 25 87 – www.leepe-enseignement.be

**Mardi 18/10 – 9h30** «Stimuler et gérer le développement de son organisation», formation par Raphaël Bagnard (+15/11, +6/12). Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations : 02 511 25 87 – www.leepe-enseignement.be

**Mardi 18/10 – 19h** «Écrire, en long et en large», formation par Stéphane Van Hooeck (+08/11, +29/11, +20/12, 17/01, 21/02). Organisée par la LEEP. Lieu : rue de la Fontaine 2, 1000 Bruxelles. Réservations : 02 511 25 87 – www.leepe-enseignement.be

**Jeudi 20/10 – 9h30** «Les 10 outils de base de la gestion de projet», formation par Patrick Hullebroeck (+21/10, +25/10). Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations : 02 511 25 87 – www.leepe-enseignement.be

**Du 22/10 au 23/10 – 9h30** «Et si communiquer n'était pas inné...», formation par Luc Roenen. Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations : 02 511 25 87 – www.leepe-enseignement.be

**Du 22/10 au 23/10 – 9h30** «On a souvent l'envie d'écrire, et le besoin d'écrire», formation par Stéphane Van Hooeck. Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations : 02 511 25 87 – www.leepe-enseignement.be

## INVITATION

Le Centre d'Action Laïque et le CLAV ont le plaisir de vous inviter à la première projection du reportage

## EUROPE : OÙ VONT LES FEMMES ?

(28 minutes)

le mardi 22 novembre à 19h30

au Centre d'Action Laïque

Campus de la Plaine ULB – entrée n° 2

avenue A. Fraiteur, 1050 Bruxelles

Ces dernières années, les femmes européennes ont gagné en liberté et en autonomie.

Et pourtant le bilan est mitigé dans certains pays d'Europe. Plus grave, des avancées qui paraissent acquises sont aujourd'hui remises en question par des lobbies conservateurs bien organisés. Ce reportage part notamment à la rencontre des femmes en Pologne et à Malte.

La projection sera suivie d'un débat. Un drink clôturera la soirée - Parking facile - Entrée gratuite

Renseignements : 02 627 68 40 – [clav@ulb.ac.be](mailto:clav@ulb.ac.be) - Merci de nous avvertir de votre présence.



**Du 22/10 au 23/10 – 10h** «L'art du lâcher-prise», formation par Marianne Obozinski. Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Samedi 22/10 – 10h15** «Brasil», visite guidée de l'exposition par Sylvie Estève. Organisée par la LEEP. Lieu : rendez-vous dans le hall principal du Bazar, rue Ravenstein 23, 1000 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Lundi 24/10 – 9h30** «La méthode Gordon, communiquer, respecter l'autre et s'affirmer», formation par Née Lavachery (+07/11, + 27/11, +05/12, +19/12). Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Jeu 27/10 – 9h30** «Mieux gérer le stress dans la vie professionnelle et les associations», formation par Marianne Obozinski (+28/10); Organisée par la LEEP. Lieu : Espace Coghen, av. Coghen 219, 1180 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Lundi 7/11 – 9h30** «Mieux négocier et prévenir les conflits», formation par Bruno Barbier (+08/11). Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Mardi 8/11 – 9h30** «La prise de parole en public», formation par Geneviève Ryelandt (+09/11, +10/11). Organisée par la LEEP. Lieu : Espace Coghen, avenue Coghen 219, 1180 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Du 11/11 au 13/11** «Formation de formateurs et de formatrices», par Bruno Barbier et Patrick Hullebroeck (+3-4/12, +21-22/01/2012, +11-12/02, +10-11/03, +21-22/04). Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Vendredi 11/11 – 10h** «Voix et chansons», formation par Marcelle De Coman et Julie Legat (+12/11, +13/11). Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Jeu 17/11 – 9h30** «Quelles ressources, quelles subventions pour mon projet?», formation par Patrick Hullebroeck. Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Vendredi 18/11 – 9h30** «Formation à la relaxation en groupe», par Marianne Obozinski (+16/12, +13/01/2012, +03/02, +02/03, +30/03, +4/05, +25/05, +8/06). Organisée par la LEEP. Lieu : Espace Coghen, avenue Coghen 219, 1180 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Du 19/11 au 20/11 – 10h** «Le massage de détente», formation par Marianne Obozinski (+27/11). Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Samedi 19/11 – 14h30** «Victor Horta, un monde disparu», visite guidée, conférence par la LEEP. Lieu : rendez-vous à la Maison Autrique, chaussée d'Haecht 266, 1030 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

## La Pensée et les Hommes



### À LA RADIO

Tous les samedis sur la Première vers 19h05 (ou 22h30)

### À LA TÉLÉVISION

**Mardi 11/10 sur La Une** en fin de soirée

«L'école moderne: un manifeste», Marie-Jo Sanchez Benito et Jacques Lemaire.

**Dimanche 16/10 sur La Une à 9h20**

«Entretiens avec Michel Onfray», CAL/CLAV. Rediffusion le 22/10 à 10h sur La Une.

**Mardi 22/10 sur La Une** en fin de soirée

«Souvenirs d'un maître», Stéphane Louryan et Jacques Lemaire.

**Dimanche 30/10 sur La Une à 9h20**

«Brassens, 30 ans après», Martine Bracops, Marc Wilmet et Jacques Lemaire. Rediffusion le 5/11 à 10h sur La Une.

**Mardi 8/11 sur La Une** en fin de soirée

«Réflexions sur le destin de Sainte Thérèse», René Pommier et Jacques Lemaire.

**Dimanche 13/11 sur La Une à 9h20**

«Histoire de la science», Jean C. Baudet et Paul Dambion. Rediffusion le 19/11 à 10h sur La Une.

**Mardi 22/11 sur La Une** en fin de soirée

«Les droits de la femme en Europe», CAL/CLAV.

**Jeu 13/10 – 19h30** «Gel! Nous écrivons», atelier d'écriture créatrice. Organisé par la LEEP de Mons. Lieu: librairie des chiconiers, Clausée Roi Baudouin 111, Saint-Symphorien. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Lundi 21/11 – 9h30** «Techniques de mémorisation», formation par Bernard Deloge (+22/11). Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Mardi 22/11 – 9h30** «Pédagogie de l'animation», formation par Geneviève Ryelandt (+24/11, +25/11). Organisée par la LEEP. Lieu : Palais du Midi, rue Roger van der Weyden 3, 1000 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Jeu 24/11 – 9h30** «Mieux s'organiser pour gérer ses projets», formation par Patrick Hullebroeck (+25/11, +29/11). Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

**Jeu 24/11 – 9h30** «La communication assertive», formation par Sophie Devuyt (+25/11, +05/12). Organisée par la LEEP. Lieu : place Rouppie 29, 1000 Bruxelles. Réservations: 02 511 25 87 – [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be).

### HAINAUT

**Mercredi 12/10 – 19h30** «Changer l'école: vers un réseau unique?», conférence-débat par Michel Host, Rolaud Perceval, Nico Hirtl... Organisée par la Maison de la Laïcité de La Louvière. Lieu : rue Warocqué 124, La Louvière. Réservations: 064 84 99 74.

**Jeu 13/10 – 19h** «Quelle actualité pour les valeurs maçonniques?», conférence par Bertrand Fondu. Organisée par la Laïcité fontainoise et l'Extension ULB Fontaine-Anderues-Binche. Lieu : place Degaque 1, Leernes. Réservations: 071 54 25 56.

**Mardi 18/10 – 19h30** «Chansons françaises et piano à bretelles», retrouvailles en musique animées par Jean-Pierre Schotte. Organisé par la LEEP de Mons. Lieu : Deli sud, rue des Juifs 21, Mons. Réservations: 065 31 90 14.

**Mardi 25/10 – 19h30** Conférence par l'ancien Procureur du Roi Michel Bourlet. Organisée par la LEEP de Mons. Lieu: rue de la Poterne 1, Ath. Renseignements: 068 45 64 92.

**Mercredi 26/10 – 19h30** «Que l'avenir pour les cours de religions et de morale?», conférence-débat par Richard Miller, André Fossion... Organisée par la Maison de la Laïcité de La Louvière. Lieu: rue Warocqué 124, La Louvière. Réservations: 064 84 99 74.

**Mardi 1/11 – 18h30** Balade contée nocturne. Organisée par la LEEP de Mons. Lieu: départ devant le 24 de la rue Basse, Aulnois. Réservations: 065 31 90 14.

**Samedi 5/11 – 19h30** «Chansons françaises à textes», par Michel Maestro à la guitare et au chant. Organisé par la LEEP de Mons. Lieu: chez Leonardo Di Francesco, rue de l'Égalité 41, Quaregnon. Réservations: 065 31 90 14.

**Dimanche 6/11 – 15h** «Chansons françaises à textes», par Michel Maestro à la guitare et au chant. Organisé par la LEEP de Mons. Lieu: chez Leonardo Di Francesco, rue de l'Égalité 41, Quaregnon. Réservations: 065 31 90 14.

**Mardi 8/11 – 19h30** «Pas de panique au village», atelier scientifique. Organisé par la Maison de la Laïcité de La Louvière. Lieu: rue Warocqué 124, La Louvière. Réservations: 064 84 99 74.

## FUNÉRAILLES WYNS

Rue aux Laines 89  
1000 Bruxelles  
(près de St Pierre & Bordet)

24 H / 24 H

Transferts,  
Funérailles, Créations,  
Assurances décès,  
Contrats personnalisés

Tél : 02 538 15 60  
GSM : 047 28 76 26

Contact : Dominique Peeren

**Mercredi 9/11 – 18h** «Pas de panique au village en musique», soirée tout public en musique avec la participation du groupe T. Badour. Organisée par la Maison de la Laïcité de La Louvière. Lieu : rue Warocqué 124, La Louvière. Réservations: 064 84 99 74.

**Jeu 10/11 – 20h** «Le zoroastrisme», conférence par M-A. Azad. Organisée par la Maison de la Laïcité du Pays d'Ath. Lieu: rue de la Poterne 1, Ath. Renseignements: 068 45 64 92.

**Mardi 15/11 – 19h30** «Chansons françaises et piano à bretelles», retrouvailles en musique animées par Jean-Pierre Schotte. Organisé par la LEEP de Mons. Lieu: Deli sud, rue des Juifs 21, Mons. Réservations: 065 31 90 14.

**Mercredi 16/11 – 19h30** «Nous n'êtes pas des élèves de merde!», témoignage et lecture-débat par Pierre Pirard et Christine Mordant. Organisés par la Maison de la Laïcité de La Louvière. Lieu: salle Alexandre André, APPL-Im-plantation Arts et Métiers, rue Paul Pastur 1, La Louvière. Réservations: 064 84 99 74.

**Jeu 17/11 – 19h30** «Jean Meslier, curé athée», conférence par Serge Deruyette. Organisée par la Maison de la Laïcité de Franières. Lieu: rue de la Liberté 152, La Bouverie. Renseignements: 064 31 22 23.

**Jeu 17/11 – 19h30** «Ils ont peint et moi j'écris», atelier d'écriture créatrice. Organisé par la LEEP de Mons. Lieu: librairie des chiconiers, chaussée Roi Baudouin 111, Saint-Symphorien. Réservations: 065 31 90 14.

**Dites-le... avec un T-Shirt**  
... c'est moins périsable  
et  
que des fleurs ou des bonbons ...

**CARPE DIEM**  
MODÈLE N° 17 de nos T-Shirts

[www.communication-shirts.com](http://www.communication-shirts.com)

**Du 19/11 au 20/11** initiation à la Commedia Dell'Arte, formation. Organisée par la LEEP de Mons. Lieu: ancienne maison communale, place de Nimy. Réservations: 065 31 90 14.

**Mardi 22/11 – 19h30** «Le rapport de Brodbeck», extraits choisis du livre de Philippe Claudel, animés par Jean-Claude Trefois dans le cadre des «Lectures-échanges» gourmandes. Organisés par la LEEP de Mons. Lieu: salon des Lumières, (resto-déco), rue du Miroir 23, Mons. Réservations: 065 31 90 14.

## Le Cahier des formations automne-hiver 2011

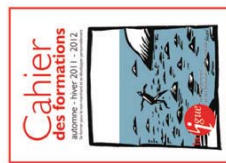
✓ Plus de 70 formations destinées aux professionnels et aux volontaires du secteur non-marchand, qui souhaitent développer leurs compétences personnelles dans les domaines du management associatif, de la relation d'aide, de l'animation et de la créativité, de la communication interculturelle, etc.

✓ Des activités de loisirs, des visites, des promenades et des excursions culturelles pour tous les goûts.

✓ Plusieurs formations longues :

- Formation longue en PNLL.
- Formation avancée en PNLL - (2e cycle)
- Nouvelle approche pour mieux gérer les émotions
- Formation à la relaxation en groupe
- Formation de formateurs et de formatrices

Programme et inscriptions en ligne sur notre site [www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be)  
Commandez la version papier du Cahier des formations au 02/511.25.87 (gratuit)  
Des conseils ou des informations supplémentaires ? Contactez votre Godiscal au 02/511.25.87



Pour nous contacter :  
Ligue de l'Enseignement et de l'Éducation permanente asbl  
Rue de la Fontaine, 2 – 1000 Bruxelles  
Secteur formation : 02/511.25.87  
[formation@ligue-enseignement.be](mailto:formation@ligue-enseignement.be)  
[www.ligue-enseignement.be](http://www.ligue-enseignement.be)



# Dans la collection

# Liberté j'écris ton nom

## Le prix de nos valeurs

Caroline Sägesser pose un regard laïque sur le système de financement public des cultes et de la laïcité actuel, sur sa raison d'être, et sur les conditions de sa compatibilité avec les principes d'égalité et de non-discrimination.

## Vive la sociale !

Julien Dohet part des racines communes du mouvement ouvrier et de la libre pensée pour s'interroger sur la compatibilité de la laïcité avec le capitalisme. Une autocritique fouillée pour un essai sans concession.

## L'éthique de la dissidence

Jean-Paul Marthoz se penche sur le lien entre la politique étrangère américaine et la morale et illustre l'importance des voix dissidentes. Cet essai pose la question essentielle de la cohérence des démocraties face au monde tel qu'il est mais aussi face aux principes dont elles se réclament.



En vente au Point Info Laïcité ou par virement au compte du CAL : IBAN BE16 2100 6247 9974  
BIC GEBABBE, en précisant le titre de l'ouvrage dans la communication (frais de port offerts)  
Point Info Laïcité : Rue de la Croix de fer, 60-62 à 1000 Bruxelles – tél. 02 201 63 70  
point.info@laicite.net, Éditions Espace de Libertés : tél. 02 627 68 60 – editions@laicite.net

10 € l'exemplaire